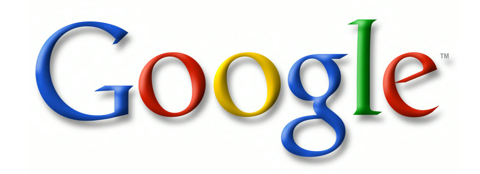
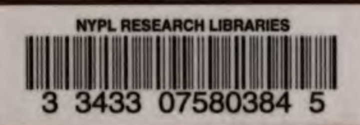
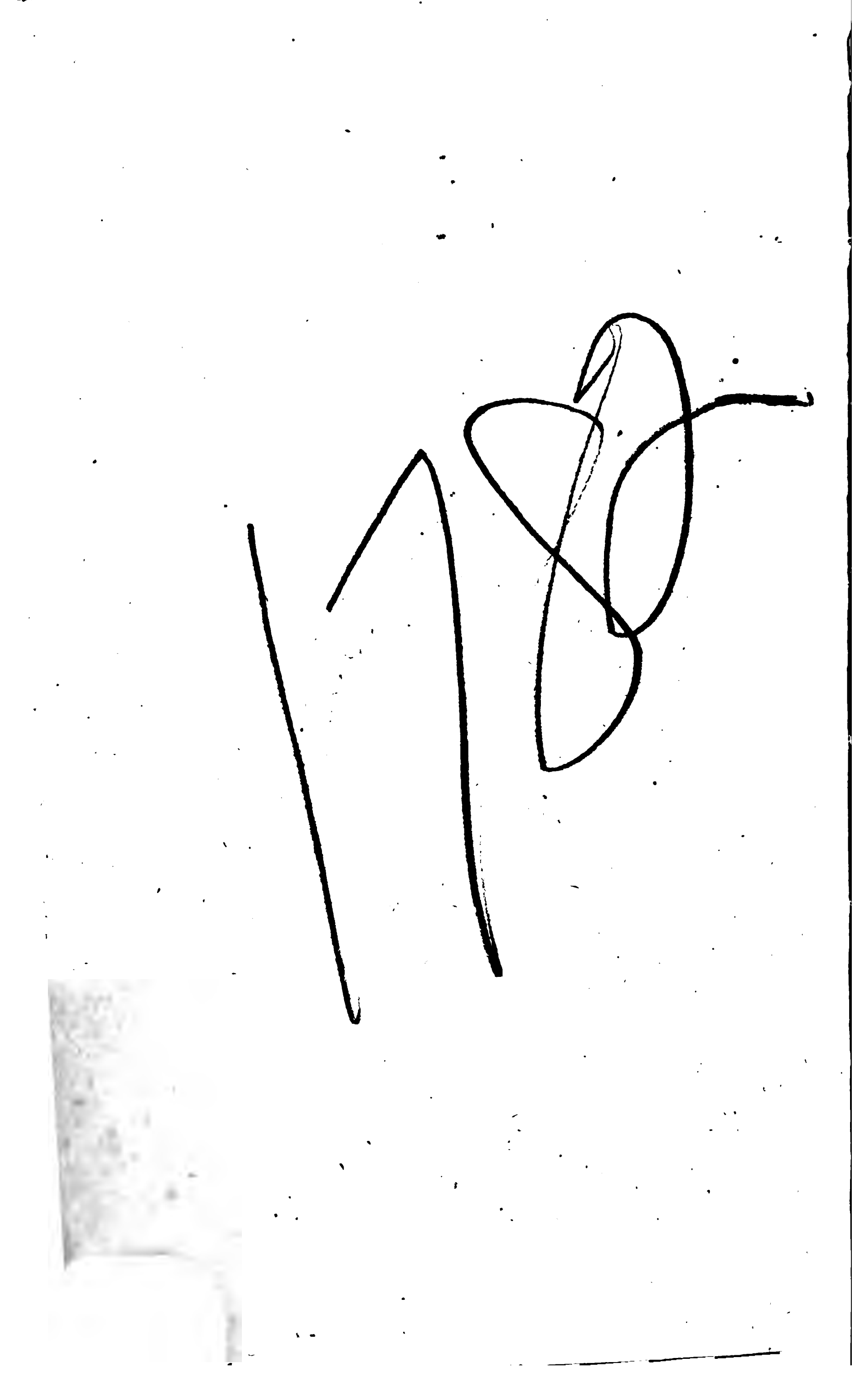

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580384 5



PIECES
FUGITIVES

DE M. LE MIERRE,

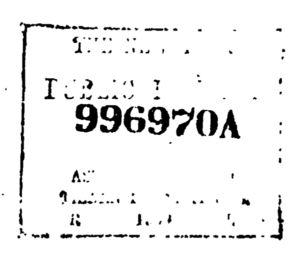
De l'Académie Françoise.



A PARIS,
Chez P. Fr. Gueffier, Libraire-Imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.


996970A

AVERTISSEMENT.

UN grand nombre des Pieces qui compoſent cette Édition, avoit déjà paru dans différens Recueils; mais je les ai toutes retouchées, en tâchant de corriger ſans affoiblir: car Apollon, comme on ſait, eſt un Dieu lorſqu'il invente, & n'eſt qu'un Forgeron lorſqu'il retouche.

J'ai employé autant qu'il m'a été poſſible dans ces petits ouvrages, cette langue poétique qui ſemble fuir, pour ainſi dire, ſous la plume, qui échappe à chaque inſtant à ceux qui la poſſédent le mieux, qui cependant ne doit jamais abandonner le Poëte, & donne de la conſiſtance aux moindres ſujets. L'emploi de la Fable eſt un des moyens qui contribuent le plus à jetter de la Poéſie dans les Pieces fugitives, dans ce genre d'opuſcules, qui ne ſemble, au pre-

mier coup-d'œil, qu'un délaſſement de l'eſprit; mais qui, pour être piquant, exige plus de travail qu'il n'en montre.

Les vers de ſociété, où l'on ſe diſpenſe de parler la langue poétique, ne doivent pas plus être préſentés au Public que des portraits de famille; ils peuvent être vuides impunément; c'eſt ſouvent à la reconnoiſſance qu'ils ont affaire, & toujours à l'indulgence; ils ont pour paſſe-port le déſir de plaire. On leur tient compte de l'intention; l'amour-propre qu'ils flattent les accueille avec transport; ils naiſſent de cauſes particulieres, ils tiennent à des circonſtances frivoles, ils n'ont ni juges, ni lendemain, ils meurent, pour ainſi dire, dans le voiſinage & dans l'oubli.

Les moindres morceaux d'un Poëte, au contraire, doivent avoir deux mérites, celui de la Poéſie & celui de l'utilité: les Vers qu'il adreſſe à des Particuliers, ſont encore adreſſés au Public; ils doivent tantôt ſervir

de cadre à quelque trait de morale ou de philoſophie, tantôt conſacrer un hommage à quelque vertu cachée, à un héroïſme domeſtique, qui ſans eux demeureroit dans l'obſcurité ; ils doivent reſpirer l'amour de l'humanité ou de la patrie, ou préſenter une critique enjouée des mœurs & des ridicules du tems. Quelle recompenſe le Poëte ne reçoit-il pas de ſon travail, puiſque le privilége des vers eſt de ſe graver profondément dans la mémoire, & que les choſes bien exprimées ſe conſacrent d'elles-mêmes ? Les vers, outre le ſtyle poétique, ont beſoin de joindre au ſel de l'eſprit, le ton de la bonne compagnie, pour montrer dans le même Ecrivain le Poëte & l'homme du monde. La Poéſie n'y doit pas être employée au hazard ; le cœur exclut ſouvent les images ; la Poéſie tue le ſentiment, comme une nourriture trop forte nuit à une complexion délicate : c'eſt au goût à régler le Poëte, & à lui enſeigner dans quel cas

les images se refusent au sentiment, ou peuvent s'y prêter.

D'après ces réflexions, que penser de cette foule de vers oiseux dont nous sommes affligés de toutes parts, de ce commerce de louanges réciproques, qui sont autant de petites statues en regard que la médiocrité éleve à la médiocrité, de ces redites, de ces réminiscences fastidieuses, de ces plagiats enfin où l'on répete, au bout de vingt ou trente ans ce qui avoit été dit, comme s'il y avoit prescription aux pensées d'autrui. Que penser de tous ces vers éphémeres, que multiplie l'impuissance d'écrire en prose, & dans lesquels la légéreté des principes n'a pas même pour excuse le mérite & la magie du talent?

Je suis bien loin d'imaginer que les pieces de ce Recueil soient à l'abri de tout reproche ; mais peut-être s'appercevra-t-on des efforts que j'ai faits pour animer par le ton poétique, celles qui manquent de

fonds, & les rapprocher davantage de celles qui préſentent quelque intérêt.

Malgré ces précautions, ce n'eſt pas ſans défiance que je mets au jour cette Collection; s'il eſt à craindre que le Public ne néglige les pieces éparſes, c'eſt peut-être un autre inconvénient de les raſſembler; exceptez-en une claſſe de gens intéreſſés à lire les vers pour le plaiſir de les décrier, on ne lit gueres plus aujourd'hui un Recueil de Poéſies, qu'un ouvrage de controverſe: le regne des vers eſt paſſé; ce n'eſt plus qu'au théâtre qu'on les aime ou qu'on les ſupporte. Pourquoi donc donnez-vous ce Recueil, me dira-t-on? Parce qu'ayant travaillé dans le genre dramatique, j'eſpere qu'à la faveur de ceux de mes Ouvrages que le Public accueille avec indulgence, il ſera peut-être tenté de parcourir celui-ci.

POEMES

*Couronnés par l'*ACADÉMIE FRANÇOISE
& autres Académies.

Fautes importantes à corriget.

PAGE 16, *vers* 4, y borne, *liſez* a borné.

Pagc 28, *vers* 12, tulmute, *liſez* tumulte.

Page 88, *vers* 10, eſt amuſée, *liſez* en eſt amuſée.

Page 124, *vers* 3, les derniers jours, *liſez* les dernier tours.

Page 139, *vers* 4, attachement, *liſez* engagement.

Page 153, *vers* 2, ſi l'on n'en croit, *liſez* ſi l'on en croit.

Page 209, *vers* 4, le tems que, *liſez* le tems qui.

Page 210, *vers* 1, & ne te jettes, *liſez* & tu te jettes.

Page 226, *vers* 10, c'eſt trop en dire, *liſez* c'eſt trop dire.

Page 239, *vers* 1, en lettre cloſe, *liſez* eſt lettre cloſe.



LA TENDRESSE
DE LOUIS XIV
POUR SA FAMILLE.

Loin d'ici, dogme affreux, ſyſtême criminel,
Langage de Tibère & de Machiavel,
Qu'un cœur tendre & ſenſible eſt fait pour le vulgaire,
Qu'un Prince ne doit être époux, frère, ni père,
Et que toujours exempt de la commune loi,
Un Roi, pour être grand, ne doit être que Roi;
Accorder la tendreſſe avec la politique,
Telle fut de Louis la ſcience héroïque,
Telle auſſi fut ſa gloire; il chérit ſes enfans;
Sur eux il épancha ces heureux ſentimens,
Des cœurs nés vertueux richeſſe intéreſſante;

Qu'on répand, qu'on prodigue ; & qui sans cesse
augmente.
Le Ciel lui donne un Fils ; sous quel guide éclairé
Va croître cet Enfant, dépôt cher & sacré ?
Bossuet, Montausier, couple illustre & fidelle ;
Venez, un Roi vous nomme, un Pere vous appelle ;
Venez près de son Fils, justifiant son choix,
Former ce jeune Auguste aux vertus des grands Rois.
Sous leurs yeux, sous les tiens, Louis, ton Fils
s'éleve ;
Ce qu'ils ont commencé, ton exemple l'acheve ;
L'enfant a disparu, l'Homme est déjà formé ;
Le Héros va paroître, à te suivre animé.
Veux-tu du fier Germain mettre les murs en poudre ;
C'est aux mains de ton Fils que tu remets la foudre ;
Tu l'exposes, n'importe, il s'élance aux combats ;
Tu veux voir au retour un Héros dans tes bras :
Tu souffres, comme lui, d'une absence funeste ;
Mais enfin dans ses Fils, ce Fils encor te reste.

Palais qui renfermez ces Rejetons chéris,
Ouvrez-vous devant moi, laissez-moi voir LOUIS;
Tour-à-tour caresser, interroger, instruire,
Corriger d'un regard, animer d'un sourire;
Veiller sur eux sans cesse, & se plaire avec eux;
Témoin de leurs travaux, quelquefois de leurs jeux:
Sur leurs moindres périls il s'inquiete, il tremble;
Sa tendresse souvent près de lui les assemble,
Conseil de la nature, où le cœur seul a voix,
Où l'amour paternel dicte de douces loix,
Il n'est point de moment que sa bonté n'y marque;
Ainsi le Pere en lui délasse le Monarque,
Peut-être au milieu d'eux digne d'être admiré,
Plus qu'aux bords de l'Escaut, de périls entouré.

. . . . .

Malheur à qui t'ignore, ô tendresse! ô nature!
Malheur sur-tout aux cœurs qui t'osent faire injure!
PIERRE, qui de tant d'arts enrichit son pays,
Se fût montré plus grand en épargnant son Fils;

Il suit l'exemple affreux de ce Roi des Iberes,
Illustre politique, & le plus dur des Peres :
Le Monde à leur génie auroit plus applaudi,
Mais l'un souilla le Nord, & l'autre le Midi.

Quel coup inattendu ! CHARLES sort de la vie ;
Il appelle PHILIPPE au Trône d'Ibérie :
Ce jeune Souverain, soutenu par LOUIS,
Doit y porter le Sceptre entrelassé de lys.
Il part accompagné de son auguste Pere,
De LOUIS son Ayeul, escorte heureuse & chere ;
Quel spectacle touchant ! m'abusé-je ? où va-t-il ?
Sa pompe annonce un Trône, & ses pleurs un exil ;
LOUIS pleure avec lui l'éclat qu'on lui prépare ;
Et sans voir qu'il l'éleve, il voit qu'il s'en sépare.

Mais Ciel ! quel changement ! PHILIPPE à peine est Roi,
L'Aigle fond sur le Tage, y veut donner la loi ;

Le Léopard ardent sert sa jalouse rage ;
LOUIS défend contre eux son sang & son ouvrage,
L'honneur & la tendresse animent cet effort,
Mais il succombe enfin ; l'Aigle a pour lui le sort :
On propose à LOUIS moins un Traité qu'un crime ;
Sa main soutient PHILIPPE, on veut qu'elle l'opprime,
Ainsi qu'on voit la Mer, sous ses flots irrités,
Submerger les vaisseaux qu'elle même a portés.
Combattre est sa réponse au Traité qu'il dédaigne ;
L'Anglois fuit, CHARLES céde, & PHILIPPE enfin règne.

O LOUIS ! hâte-toi, goûte ces courts momens ;
Pour ta tendresse, hélas ! je vois de longs tourmens :
Ton Fils tombe, il expire ; une perte si rude
Des fureurs de la Mort n'est que l'affreux prélude ;
Sur ta Postérité ce monstre dévorant
S'acharne, & de sa faulx la moissonne en courant :

Sur un triple cercueil je vois la Parque assise ;
Quels assauts pour Louis ! Quelle horrible surprise !
Quoi ! tant de Rejetons, de son Trône l'appui,
Sont tombés à la fois, frappés autour de lui ! . .
Tels près d'un chêne altier, sont brisés par l'orage
De tendres arbrisseaux plantés sous son ombrage.
LOUIS n'est donc plus Pere, il n'est donc plus
Ayeul,
Dans ses vastes Palais errant & resté seul,
Il ne voit après lui qu'un Rejeton débile,
A demi consumé, du Trône espoir fragile ;
Enfin lui-même il tombe : approche, auguste Enfant,
Viens, reçois les soupirs de son cœur expirant ;
C'est sur toi qu'il épanche, à son heure dernière,
Les projets du Monarque, & tout l'amour d'un Pere.

Vous étiez cet Enfant, vous sur ce Trône heureux
Placé par la naissance, ainsi que par nos vœux ;
Né pour les sentimens que la nature imprime,

De la Paternité vous l'exemple sublime,
Vous qui comme LOUIS, plein d'un attrait si doux,
Lui donnez un rival qu'il n'eût point eu sans vous.

PRIERE A DIEU POUR LE ROI.

GRAND Dieu, qui dans des temps d'alarmes,
Nous privant du meilleur des Rois,
Daignas, par le Héros qui nous donne des loix,
De la France sécher les larmes,
Rends de mon Roi tous les jours triomphans,
Veille sur lui, veille sur ses Enfans,
Trésors si chers pour lui, Têtes pour nous si cheres;
Laisse un exemple aux Rois, laisse un modèle aux Peres.



L'EMPIRE DE LA MODE.

Au milieu des objets que d'une main féconde ;
La nature fema fur la fcène du monde,
Dédaigneux dans le fein de la variété,
L'homme ingrat n'y voyoit que l'uniformité ;
Mais la Mode paroît, tout s'anime à fa vue ;
Par-tout dans les efprits l'ardeur s'eft répandue ;
Le caprice l'annonce aux mortels enflammés,
Le préjugé foumis la fuit, les yeux fermés ;
L'altiere vanité, fa compagne fidelle,
Agite fes hochets en marchant devant elle ;
Le ridicule, ardent à venger fes attraits,
Sur qui s'écarte d'elle au loin lance fes traits.

Du haut d'un char rapide, & fon trône & fon temple,
La mode invente, ordonne, & régne par l'exemple ;

Tels que dans nos guérets, d'Eole on voit les fils
Courber d'un seul côté les dociles épis,
Tels vers un goût nouveau les esprits qu'elle assemble,
Par elle, d'un coup d'œil, sont pliés tous ensemble.
Elle chasse & ramene, elle éleve, elle abat,
Sa main au même objet donne, ôte & rend l'éclat:
Le plus bisarre usage, ou le plus incommode
Plaît, loin de révolter, adopté par la Mode:
Ce charme que son art prête à la nouveauté,
Ajoute à la parure, & même à la beauté,
Corrige les défauts, ou les transforme en graces,
Rajeunit la vieillesse, en cache au moins les traces,
Et donne à la folie, à la frivolité,
Et du prix, & du lustre, & de la dignité.

O Mode, c'est par toi que la terre animée,
Sur l'aîle du commerce & de la renommée,
Voit tes loix & tes dons traverser tant de mers,
Et d'un tropique à l'autre asservir l'Univers.

Sur un ſable mouvant par le zéphir tracée,
Ta volonté long-temps ne peut être fixée;
Souvent ſur les mortels dont tu faiſois l'eſpoir,
Ta rapide inconſtance exerçant ſon pouvoir,
A révoqué tes loix, avant qu'ils les rempliſſent;
Tes dons portés au loin dans le trajet vieilliſſent,
Et des peuples jouets de ta légéreté,
Trompent l'impatience & la crédulité.

Tu plais, tu nuis; c'eſt toi, dont l'eſprit deſ-
potique
Fit naître avec l'orgueil, la miſére publique,
Et jadis entraîna par de folles erreurs
La ruine de Rome, avec celle des mœurs.
Tout ſuit tes étendards, tout cede à tes careſſes;
La médiocrité prend l'eſſor des richeſſes,
Le néceſſaire même eſt ſouvent immolé
A ce luxe inconſtant par tes mains étalé.
O honte de nos jours! la vertu pour nous plaire,

Elle-même a besoin d'être ta tributaire ;
Nul n'ose se montrer ; s'il ne vit sous ta loi ;
Aucun goût n'est admis, s'il n'émane de toi ;
Tes moindres volontés sont des ordres suprêmes ;
Tu présides à tout, aux plaisirs, aux systêmes,
Aux études, aux jeux, au langage, aux écrits.
Mais quel nouvel objet frappe mes yeux surpris ?
D'Esculape, Protée a-t-il pris la science ?
De Protée, Esculape a-t-il pris l'inconstance ?
Oui, quelquefois au sein des maux & des dangers,
Mode, tu tiens le fil de nos jours passagers ;
La Fortune paroît être en tout ton modèle ;
Puissante, vaine, injuste, & légere comme elle,
Le faux goût par ta brigue est souvent annobli,
Et tu mets en faveur l'homme fait pour l'oubli.

Quel usage inhumain mon esprit se retrace !
Quand l'honneur va laver l'affront qu'a fait l'audace,
L'ami de l'offenseur, l'ami de l'offensé,

Livrent entr'eux sans haine un combat insensé ;
Mode, ce noir arrêt sort de ta bouche impie,
Ils n'ont rien à venger, ils s'arrachent la vie ;
Usage aussi cruel que ces jeux destructeurs
Pour qui Rome autrefois trouva des spectateurs.

Par toi, cette liqueur loin du Croissant bannie,
Devint de tous les rangs la honteuse manie,
Des convives arma les infidelles mains,
Des Lapithes cruels retraça les festins,
Et sur la raison même exerça les ravages
Que causoient de Circé les perfides breuvages.

Eh ! qui pourroit compter la foule des abus,
Enfans de ton caprice en tous lieux répandus ?
Ta légéreté même en devient le remede ;
Un goût absurde passe, un autre lui succéde.

Le Sage à tes décrets est bien loin d'applaudir,
Et cependant contre eux il doit peu se roidir ;

Il ſupporte ton joug que le cynique brave ;
Jamais ton ennemi, mais jamais ton eſclave.

Maîtreſſe des eſprits captivés par ton art ;
Fille de l'inconſtance, ainſi que du haſard,
D'enchaîner l'Univers, Mode, tes mains ſont sûres ;
Regne, préſide aux jeux, gouverne nos parures,
J'abandonne ces goûts à ta frivolité ;
Mais reſpecte les arts, les mœurs, la vérité.



LE COMMERCE.

Il est d'heureux climats, que sous un ciel serein ;
La Nature enrichit d'une prodigue main ;
Il est de tristes bords, où la terre barbare
Ferme, ou n'ouvre qu'à peine un sein toujours avare :
Mais tout est limité, ses dons & ses refus,
Des besoins & des biens sont par-tout répandus ;
Heureuse & sage loi, mere de l'harmonie,
Seul recours des Humains, nœud puissant qui les lie :
Les Peuples par les mers en vain sont séparés,
Par la nécessité l'un vers l'autre attirés,
Des différents climats où le sort les disperse ;
Je les vois se répondre, unis par le Commerce :
Les trésors à la main, il court, le besoin fuit ;
L'abondance circule, & le monde jouit.

Commerce, art bienfaisant, ta vigilance habile
Répare les refus d'une terre ſtérile :
Changé par tes préſens, le bord le plus ingrat
Paroît aux yeux trompés un fertile climat :
Sous tes égales loix, tout reçoit & tout donne ;
Sans même avoir ſemé, plus d'un pays moiſſonne.
La Nature aſſervie au caprice des temps,
Eſt biſarre en ſes dons, tes ſecours ſont conſtans.
Si tu ſers nos beſoins, à des biens néceſſaires
Tu joins du luxe encor les délices ſi cheres ;
Tu répands les plaiſirs, l'opulence & l'éclat ;
Et prépares de loin les forces de l'Etat.

Par toi Tyr fut brillante, & Carthage fameuſe ;
L'Arabie à tes ſoins dut le titre d'heureuſe,
Trop indigne de l'être en ſes climats féconds,
Dès qu'un vil brigandage eut profané tes dons :
Veniſe fut long-temps ton trône & ton école :
La Tamiſe par toi ſemble un autre Pactole ;

Et le Batave heureux voit, par tes ſeuls bienfaits,
L'abondance étrangere habiter ſes marais.
Qui le croiroit ! ſouvent la main de la ſageſſe,
Pour mieux la conſerver y borne ta richeſſe ;
Tel d'un épais feuillage un ormeau trop couvert,
Par le fer dégagé, vit des rameaux qu'il perd.

Mais combien du Commerce étendis-tu l'empire,
Aiguille ſi fidelle au Pôle qui t'attire !
Sous quels Cieux éloignés nous ont pouſſé les flots !
Et quel globe inconnu ſort pour nous du cahos !
O ſurpriſe ! ô ſuccès ! ſur une mer déſerte,
A l'eſſor d'un mortel l'Amérique eſt ouverte ;
Par ces hardis travaux, par ces nœuds fortunés,
Deux mondes ſe ſont joints, l'un de l'autre étonnés.
Le Commerce applaudit à ce brillant prodige :
Que d'illuſtres rameaux vont embellir ſa tige !
Le Méxique vers nous fait voguer ſes tréſors,
Les biens de nos climats ſont portés dans ſes ports ;

Vents

Vents heureux, soufflez seuls; respecte, mer profonde,
Ces dépôts mutuels confiés à ton onde.

Quel tumulte ! A l'éclat de ces trésors nouveaux
Les Peuples attirés sont devenus rivaux :
Le liquide élément est le champ de la guerre;
On court se disputer les tributs de la terre.
Et le Peuple vainqueur, seul arbitre des mers;
Saisit l'utile honneur d'enrichir l'Univers;
La puissance dépend de l'empire de l'onde.
Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Que d'objets sur ce bord ! cent peuples n'en font qu'un;
J'y vois le monde entier; un intérêt commun
Rassemble tant d'humains de différens rivages,
Etrangers l'un pour l'autre & de loix & d'usages.
Quel pompeux appareil m'est offert sur les eaux!

On abonde, on s'empresse autour de cent vaisseaux ;
Que de vœux satisfaits ! Le port semble avec joie
Embrasser le vaisseau que le Ciel lui renvoie :
L'Impatience accourt, recueille avec transport,
Les biens qu'elle attendoit, errante sur ce bord.
Au vaste sein des mers le vaisseau qui s'élance,
Devant lui sur les flots voit voler l'Espérance ;
L'Intérêt à grands cris pressant les Matelots,
De ses actives mains seconde leurs travaux,
Tandis que de l'honneur la Foi publique éprise ;
Avec la Liberté sur la pouppe est assise.

Et des Nobles oisifs, trop vains de leurs blasons ;
Croiroient par le Commerce avilir leurs maisons !
Ah ! loin ce préjugé funeste à la Patrie !
L'oisiveté déroge, & jamais l'industrie ;
Sur l'Ancre commerçante, ingrats, cessez du moins
D'attacher vos mépris, vous servis par ses soins.

Et vous illustre Corps de Guerriers maritimes,

Qui de nos Pavillons défenseurs magnanimes,
Plutôt que de vous rendre en de rudes assauts,
Emportés par la poudre & vous & vos vaisseaux,
A de tels dévouemens quelque prix qu'on décerne,
Souffrez qu'il en soit un pour un Corps subalterne.
Séparez un peu moins dans vos esprits altiers,
Les vaisseaux commerçans & les vaisseaux guerriers:
Regardez Albion, notre antique rivale,
Qu'entr'eux elle eut tiré cette ligne fatale,
A l'Empire des mers l'auroit-on vu monter ?
Peut-être pour la vaincre il la faut imiter.



LES HOMMES UNIS PAR LES TALENS.

A LA voix des besoins les Humains se chercherent,
Et dans les premiers murs loin des bois s'assemblerent;
Mais de cette union les nouveaux fondemens
Pouvoient-ils s'affermir sans l'appui des talens ?
Non, sans doute, Mortels. Si le Génié est rare,
Ne dites plus, ingrats, la Nature est avare :
Les célestes présens dont vous êtes jaloux,
Entre quelques humains sont partagés pour tous.
C'est un heureux lien qui s'étend & se serre,
Formé par peu de mains pour embrasser la terre.

Au-dessus des talens sous ces traits présentés,
Brille celui qui fonde ou régit les cités,
L'art du Législateur, l'auguste politique,
Non cet art d'opprimer sourdement tyrannique,
Sous un nom respecté, talent vil & cruel;

Mais cette autre science, à l'exemple du Ciel,
Secrette quelquefois, & toujours bienfaisante;
Qui consacre aux humains sa vertu vigilante,
Que le pouvoir seconde & jamais ne corrompt;
Je la vois en silence, une main sur le front,
L'autre en signe d'appui sur un peuple étendue;
La Barbarie expire à ses pieds abattue;
L'homme étoit sans les loix ou sauvage ou pervers,
Ou le tyran de l'homme, ou seul dans l'Univers;
Tout rentroit au cahos; politique profonde,
Tu parus, on compta les premiers jours du monde:
On te vit commencer tes heureuses leçons,
Par la double harmonie & des Vers & des sons.*
Sous la loi du plaisir la terre alors crut vivre,
Chantant l'amour de l'ordre, elle apprit à le suivre;
Les esprits réunis bientôt furent ornés;
C'est à l'ombre des loix que tous les Arts sont nés.

(*) Les premieres loix étoient en Vers & se chantoient.

Mais quels troubles civils ! quel effroyable orage,
Va de la politique anéantir l'ouvrage !
On se menace, on court à pas précipités ;
Le fer brille, on se mêle : ah ! cruels ! arrêtés :
Société fatale, imprudente sagesse !
Solons, qu'avez-vous fait ! trop heureuse rudesse,
Pour l'homme errant encor premier présent des Cieux ;
Il n'étoit que farouche, il est séditieux.
L'éloquence commande : ô Puissance imprévue !
Pardessus tous les cris sa voix est entendue ;
Le fer tombe, tout cede, & les cœurs ulcérés,
Emportés loin de l'ordre, y sont déjà rentrés.

Ainsi donc à la fois les talens se servirent ;
Et par eux des cités les liens s'affermirent,
Liens toujours plus doux & toujours plus serrés,
Dans les lieux par les Arts de plus près éclairés.
Jettez au loin les yeux sur l'Egypte leur mere,

L'union des esprits fut son grand caractére;
On vit s'étendre ainsi ce peuple d'inventeurs;
Il dût ses mœurs aux Arts, & son empire aux mœurs.
Quand l'Alphée orgueilleux voyoit à chaque lustre
Les peuples assemblés couvrir sa rive illustre,
Ces jeux où triomphoient les talens excités *,
Etoient l'art de la Grèce, & le nœud des cités.

Les talens en des jours plus féconds en miracles,
Pour unir les mortels n'ont point connu d'obstacles.
Sagement inquiete en ses nobles desseins,
La Physique s'écrie, il est d'autres humains;
Soudain nouvel arbitre & de l'Onde & d'Eole,
L'aimant qui s'ignoroit, interroge le Pole,

(*) On envoyoit des Poëmes aux Jeux Olympiques.

Sous des Cieux inconnus un monde découvert,
Se réunit à nous, nous imite & nous sert.
Il n'est plus de longs cours sur l'élément humide,
Il n'est plus ni d'erreurs, ni de nocher timide,
L'œil fixé sur l'aimant on court toutes les mers,
Le commerce a peuplé les liquides déserts;
Chaque route est connue, & l'onde où tout s'efface,
De la pouppe qui fuit semble garder la trace.

O vous, Peuples nombreux de ces vastes pays;
Découverts par l'Europe, & par elle conquis,
La force vous dompta, mais nos mœurs vous soumirent,
Le fer fit la conquête, & les Arts l'adoucirent:
L'Américain changé s'unit à ses vainqueurs.
Ailleurs du vaincu même un vainqueur prend les mœurs:
Le Catay s'asservit son Conquérant barbare;
Tout périt, hors les loix, sous l'effort du Tartare;

Et ce long mur franchi par ſes incurſions,
Sépare deux pays & non deux Nations.

Du rapide Wolga parcourons les rivages,
Cet Empire aujourd'hui rangé ſous des loix ſages,
Des Arts n'avoit reçu ni cherché les clartés ;
Là, tout étoit ſauvage aux lieux même habités,
Le Ruſſe, ſans commerce, & ſans loix, & ſans villes,
Dans la férocité de ſes mœurs indociles,
Sur la terre à lui-même étoit preſque étranger ;
Pierre amene les Arts, Pierre vient tout changer,
Des fanges d'un marais ſort une ville immenſe,
De la Société le regne heureux commence ;
Les Ruſſes ſont unis quand leurs yeux ſont ouverts,
L'Univers naît pour eux, comme eux pour l'Univers ;
Et réparant ainſi tant de ſiecles de honte,
Au rang des Nations le monde enfin les compte.

Qui l'auroit cru ? des feux par la guerre allumés,
Ces nœuds, fruits des talens, ne ſont point conſumés;
L'ambition encor & l'intérêt diviſent,
Mais malgré ces débats, les eſprits fraterniſent,
Haines de Nations, vos venins ſont bannis,
Les peuples ſont en guerre, & les hommes unis.



L'ÉLOGE
DE LA SINCÉRITÉ.

NYMPHES du double Mont, Dieu des Muses, silence,
Je ne veux rien de vous, la Vertu que j'encense,
N'a que la vérité pour guide, pour objet,
Dieux de la fiction, respectez mon Sujet.

Oui, sur nos premiers ans, SINCÉRITÉ, tu regnes,
L'Homme, dès qu'il est né, marche sous tes enseignes,
Son berceau semble un Temple à ta gloire érigé :
Qu'on m'amene un enfant, qu'il soit interrogé,
Son cœur n'hésite point, il vole sur sa bouche,
Chaque réponse est simple, & nous charme & nous touche ;

Son maintien, son air seul peint l'ingénuité,
Avant qu'il la prononce, il dit la vérité :
Précieuse Vertu, fille de l'Innocence,
O toi, qu'on abandonne au sortir de l'enfance,
Lorsque des passions trop promptes à germer
Le feu séditieux commence à s'allumer,
Es-tu le don d'un âge, & le rebut des autres?
Non, tes loix en tout temps peuvent être les nôtres,
On voit des Mortels vrais te suivre avec ardeur,
Cœurs purs, hommes par l'âge, enfans par la candeur.

Quelle foule brillante, empressée, inquiéte,
Sous ces lambris dorés en tulmute se jette !
Je reconnois la Cour, ce Dédale éclatant,
La feinte au double front y marche en serpentant ;
C'est-là que tout est fard, illusion, surface,
C'est-là que l'orgueil rampe, & que la haine embrasse ;

Que l'amitié trahit, & que par l'intérêt
Chaque cœur déguisé paroît autre qu'il n'est:
Tu parus cependant sous ce Ciel infidelle,
Rare Sincérité, tu n'y fus que plus belle,
Tu guidas Philoxène à la Cour de Denis,
A la Cour de nos Rois les Mornai, les Sullis;
Ardens à te servir, sans passer les limites
Qu'à ton culte ingénu la Sagesse a prescrites;
On peut, sans rien outrer, suivre par-tout ta Loi,
Et l'œil de la Raison n'a jamais pris pour toi
Cette aveugle manie ou dure ou téméraire,
Qui ne peut rien souffrir, rien voiler, ni rien taire,
Caractére importun par qui tyrannisés
Les esprits sont aigris, & les cœurs divisés;
Tu sçais paroître nue, & n'avoir rien qui blesse;
Libre sans imprudence & ferme sans rudesse;
Tu sçais être par-tout l'organe de l'honneur,
L'écho de la pensée, & l'image du cœur.

C'est toi qui confondant de lâches artifices,
Opposes près des Rois les Burrhus aux Narcisses:
Sur l'autel qu'un flatteur aux Grands a consacré
Le poison sous l'encens par toi seule est montré;
Par toi la Vérité fait les plus grands miracles,
Prêtresse sans trépied tu dictes ses Oracles
Simples, mais plus puissants que ne fut l'art subtil
Des Sybilles de Gréce & des fourbes du Nil.

Que vois-je aux champs d'Ivri! vaincu par sa foiblesse,
Cet immortel Henri s'endort dans la molesse,
Le Héros céde à l'homme, & le Roi n'est qu'Amant.
Quel écueil imprévu! Quel dangereux moment!
Sully parle; à sa voix son Prince avec surprise
S'éveille, voit ses fers, en rougit, & les brise.

C'est toi, Sincérité, que l'on vit quelquefois
Severe & courageuse oser parler aux Rois,

Ou pour la vérité contre la flatterie,
Ou pour l'humanité contre la tyrannie.
Ainsi des Conquérans le plus ambitieux
Veut-il, fils d'un mortel, passer pour fils des Dieux;
A cette sacrilége & vaine Apothéose
Le sage Callisthène est le seul qui s'oppose :
Ainsi le jour qu'Auguste abusant de son rang
Alloit changer le Trône en Tribunal de sang,
Mécène sçut sauver (zèle inouï peut-être)
La vie aux Accusés, & la gloire à son Maître.

Eh! quelle autre vertu sur la Société
Répandit plus de biens que la Sincérité!
En tous lieux, en tout tems, & sous diverses faces
Elle a même pouvoir, même prix, mêmes graces:
Par la main d'un ami nous ôtant le bandeau,
Du devoir à nos yeux elle offre le flambeau,
D'une voix tour-à-tour modeste ou tutélaire,
Elle donne ou demande un conseil salutaire,

Elle cede au mérite, elle avoue une erreur,
L'Art est son ennemi, la Justice est sa sœur:
Peut-il être sans elle un ami véritable?
Peut-il être un lien qui soit sûr ou durable?

Viens, céleste Vertu, l'artifice pervers
N'a que trop asservi ce parjure Univers:
Brise un joug si honteux; que ta lumiere pure
Brille & dissipe en nous l'ombre de l'imposture;
Que l'Homme qui te fuit, change & retourne à toi;
Que l'enfant qui croîtra reste épris de ta Loi:
Fais-nous paroître enfin toujours tels que nous
sommes,
Et conserve ou reprends tes droits sur tous les
Hommes.

Ore animum gere.



L'UTILITÉ

L'UTILITÉ

DES DÉCOUVERTES faites dans les Sciences & dans les Arts, sous le Regne de LOUIS XV.

CROIRE tout découvert, eſt une erreur profonde;
C'eſt prendre l'horiſon pour les bornes du Monde;
Souvent ſans nous le temps, quelquefois le haſard
Fut l'auteur d'un prodige ou l'inventeur d'un art;
Mais plus d'un germe heureux demeure oiſif encore,
Privé du feu divin qu'il attend pour éclore;
Le génie eſt ce feu, créer eſt ſon deſtin,
L'eſprit d'un ſeul s'épuiſe & non l'eſprit humain.

Où ſuis-je entré? Quel eſt cet appareil magique,
Dreſſé pour nous offrir la puiſſance électrique?
Un nouveau phénomene * eſt rival de l'aimant;

* L'Electricité.

Un fluide ſubtil, au double mouvement,
De tout ce qu'il l'enferme avec force s'échappe,
Il court d'un corps à l'autre, il étincelle, il frappe.
Moteur impétueux, ſon rapide ſecours
Peut au ſang arrêté * rendre ſon premier cours,
Utile découverte & reſſource hardie
Pour cet art inventé par l'amour de la vie.

Eſt-ce en moi vain délire, où prophétique ardeur?
Mon eſpoir eſt trop grand pour n'être qu'une erreur;
Ce prodige naiſſant dont la cauſe eſt obſcure,
Mortels, doit être un jour la clé de la Nature.

Séjour des malheureux que Thémis tient aux fers,
Et vous lieux d'aſſiſtance au pauvre infirme ouverts,
Vous auſſi ſouterrains à qui nos bras arrachent
Les métaux dangereux que vos antres nous cachent,

* Elle peut guérir la paralyſie. *Voyez les Leçons de Phyſique de M. l'Abbé Nolet.*

Vaisseaux dans un long cours trop souvent égarés,
Qui portez tout un peuple en vos flancs resserrés,
A la contagion vous alliez être en proye,
Contre elle quel pouvoir la Physique déploye!
Des zéphirs excités * le favorable essain
Entre de toutes parts, erre dans votre sein;
Soudain tout est par eux rafraîchi d'un coup d'aîle;
Leur haleine se joue & l'air se renouvelle:
Héros qui dans Lemnos te vis abandonné,
Au temps où tu vécus si cet art étoit né,
Peut-être on eût moins craint cette vapeur impure
Qu'au vaisseau de tes Grecs exhaloit ta blessure.

Quels trésors inconnus ces sçavans Passagers **,
Cherchent-ils sur les mers à travers les dangers?

* Le Ventilateur de M. Halles Anglois, adopté en France pour les mines, les vaisseaux, &c.

** Voyages de MM. Maupertuis, Clairaut, le Camus, sous le Pôle, & de MM. de la Condamine, Godin, Bouguer, sous l'Equateur.

Disciples de Newton, flambeaux de la Physique,
Les uns sont emportés où brûle l'Ecliptique,
Les autres sont guidés vers les antres du Nord,
LOUIS même préside à leur pénible effort;
La soif de la science a dirigé leur route;
Des ports de nos climats partis avec le doute,
Ils revolent vers nous avec la vérité,
Ils n'ont craint que l'erreur, & ce voile est ôté.
Aux lieux où de la terre ils fixent la figure,
Une illustre colonne * atteste sa mesure;
Monument glorieux plus digne de nos Vers,
Que celui dont Hercule étonna les deux mers.

« Peinture, un nœud puissant aux sciences te lie;
Elles te doivent trop pour que ma voix t'oublie;
Avant nous le tissu par tes mains animé

* Cette colonne a été abattue, mais elle doit être rétablie.

Sous la lime du temps périssoit consumé.
Quels secours ! chaque image en son ordre enlevée *
Sur un autre tissu passe & vit conservée ;
L'Envie à cet aspect baisse un front confondu ;
L'art renaît, l'œil s'étonne, & le temps est vaincu ;
Vous vivez à jamais, Héros, Graces & Sages,
Vous tous dans vos portraits, l'Artiste en ses ouvrages.

Qui pourroit du burin oubliant les progrès,
De ces traits délicats abaisser les succès ?
Ainsi que la peinture ** il imite avec grace ;
Mais l'ame des couleurs manque aux objets qu'il trace.
Tout ne vit qu'à demi par ce sombre travail,

* La translation des tableaux d'une toile usée à une autre.

** Les Tableaux imprimés.

Les prés ſont ſans verdure & les fleurs ſans émail.
Un autre art plus heureux dans l'inſtant multiplie,
Mais colore l'image, en augmente la vie ;
Largeſſes du burin, vif éclat du pinceau,
Je vois tout réuni par ce talent nouveau.

Quel phénomene encor naît d'une autre induſtrie!
L'art des Zeuxis s'étend, s'éclaire, & ſe varie ;
Envain de ce prodige un autre âge eſt l'auteur,
Le nôtre le retrouve, il en eſt l'inventeur ;
On étale à nos yeux de nouvelles merveilles,
Peintes avec ces ſucs cueillis par les abeilles ;
De l'inſecte rongeur ces traits ſont reſpectés,
Sous quelque oblique aſpect qu'ils nous ſoient préſentés,
Jamais par le faux-jour qu'on prendroit pour un voile,
On ne voit les objets confondus ſur la toile,
Et l'on peut du pinceau réparer les erreurs,
Sans altérer l'accord des premieres couleurs.

O découverte heureuse, & trop peu célébrée !
O ressource publique, à mon siecle assurée !
Sur les dons de Cérès quelle contagion !
L'épi tomboit en poudre atteint d'un noir poison ; *
Un Génie a paru, dont la France s'honore,
Habile, industrieux, plus citoyen encore,
Et par un philtre utile avec art préparé,
Sous ses heureuses mains l'épi s'est épuré.

Combien d'autres secours l'homme aujourd'hui s'assure !
Que de voiles levés qui couvroient sa structure !
Que de ressorts adroits inventés pour nos arts ! **
De regards créateurs jettés de toutes parts !
De succès trop nombreux pour qu'ici je les peigne !

* Maladie des Bleds, guérie par M....

** Méchaniques de Vaucanson.

Combien d'autres vont naître, ô LOUIS, sous
ton regne ;
Il faut le voir entier pour remplir mon sujet ;
Mais puisse être à jamais mon Ouvrage imparfait !

Est aliquid sub Sole novum.

FIN DES POÈMES COURONNÉS.



LE LEVER DU SOLEIL.

Imitation libre d'un Poëte Russe.

DÉJA l'astre du jour s'est emparé du Ciel ;
Il lance par faisceaux ses rayons sur la terre,
Et je découvre à sa lumiere
Les prodiges sortis des mains de l'Éternel.
Mon ame, élance-toi vers cette clarté pure ;
Des portes du matin admire la nature,
Et remplis-toi de son auteur.
Ah ! si nos yeux pouvoient, sans blesser leur paupiere,
Approcher du soleil, contempler sa splendeur,
Et s'enfoncer dans sa lumiere !
Ils ne verroient qu'un océan de feux ;
Que ne bornent aucuns rivages ;
Que tourbillons brûlans, luttant sans cesse entr'eux,
Et dès la naissance des âges

Embrâſant les plaines des Cieux.
La pierre ſe diſſout, bouillonne avec furie,
Au ſein de ces foyers ardens;
La flamme roule par torrens;
La lumiere par flots jaillit & tombe en pluie.

C'eſt aux clartés de tant de feux divins
Que marchent les ſaiſons, qu'agiſſent les humains;
Mais, grand Dieu! cet amas de lumiere éternelle,
Qu'eſt-il devant tes yeux? à peine une étincelle:
Ce diſque, dont tes mains ont arrondi les bords,
Dont jamais les feux ne s'épuiſent,
Colore ſeulement la ſurface des corps
Où ſes rayons ſe briſent.
Ton œil plus pénétrant perce leurs profondeurs;
Réunit ſous un point les déſerts de l'eſpace;
Il ne parcourt pas, il embraſſe;
Et du même regard il ſonde tous les cœurs.

A MADAME D...

Sur la mort de son Fils, âgé de 8 ans.

Tu perds un fils dès ses plus jeunes ans;
Douce espérance à ton cœur arrachée,
Tendre fleur que les vents de leur souffle ont séchée
Dès les premiers jours du printemps;
J'ai dû respecter des instans
Où la douleur même a des charmes;
Pour détremper un noir poison
J'ai dû laisser couler tes larmes;
Mais après la nature écoute la raison:
A sa clarté si ton œil s'ouvre,
Tu ne verras plus de tombeaux;
Tu verras seulement l'asile du repos,
Et sous le Cyprès qui le couvre,
Un enfant à l'abri des maux.
Né de toi, mere tendre, il eût été sensible;

C'eſt un bien trop incompatible
Avec le bonheur & la paix :
Ah ! juges-en par tes regrets ;
Ton fils eſt délivré d'un avenir pénible ;
Plus à plaindre vivant qu'il ne l'eſt chez les morts ;
Il auroit bu juſqu'à la lie
La coupe amere de ſa vie,
Dont il n'a touché que les bords.
Hé que perd-il ! qu'eût-il vu ſur la terre ?
Malheur, crime ou ſottiſe ; impuiſſance des loix ;
Les préjugés, les paſſions en guerre,
Les humains policés & pervers à la fois,
Dangereux avec des mœurs douces ;
Semblables à ces champs d'Enna
Couverts de fleurs, mais ſujets aux ſecouſſes ;
Mais ſouvent infeſtés des laves de l'Etna.
Qu'eût-il vu de plus près ? rien ; qu'un troupeau frivole,
Sous le nom de ſociété ;

Des hommes perſonnels que l'intérêt iſole,
La vertu ſans honneur, & l'or ſeul reſpecté,
La morale elle-même à l'uſage ſoumiſe
Dans cette tourbe d'inſenſés,
Et l'honnête homme foible aſſez
Pour toucher dans la main de celui qu'il mépriſe.
En proie aux paſſions d'autrui,
En butte aux ſiennes, quel ſyſtême
Contre la fortune & lui-même
Auroit pu lui ſervir d'appui?
Ton fils un jour par ſon étoile
Peut-être tout entier vers le doute emporté;
Auroit voulu lever un coin du voile
Qui nous cache la vérité,
Non pas ce que Nolet chercha dans ſon Ecole,
Pourquoi la pierre tombe, ou pourquoi l'oiſeau vole,
Vains ſecrets qu'on ignore avec tranquilité;
Mais qu'eſt-ce que notre Etre, & quel ſort arrêté

Par la volonté ſouveraine
Hors des temps écoulés attend la race humaine
Dans l'immobile éternité :
Incertitude affreuſe à mon ame oppreſſée
Et qui vingt fois ſur mon chevet
Auroit deſſéché ma penſée,
Si mon cœur ne m'en eût diſtrait,
Remettant tout dans ma foibleſſe
A l'impénétrable ſageſſe
Du Dieu juſte & bon qui m'a fait.
Au ſein d'une heureuſe ignorance ;
Ton fils exempt de ces combats,
Eſt tombé doucement dans l'ombre du trépas.
Du milieu des jeux de l'enfance,
Il franchit ſans effroi l'abîme redouté
Au bord duquel épouvanté
L'homme ſe rejette en arriere,
Craignant la nuit & la lumiere,
Et l'horreur du néant & l'immortalité.

Heureux ceux dont le Ciel abrege ainſi la courſe !
Perdre la vie auſſi près de ſa ſource,
C'eſt un échange & non pas une mort.
Ton fils a terminé ſon ſort,
Mais du moins ſous les loix de l'éternelle Cauſe,
Par le plus court chemin arrivé dans le port,
Quelque part qu'il ſoit, il repoſe.



A UNE PETITE FILLE DE QUATRE ANS,

qui se plaisoit avec moi dans ma jeunesse.

AU feu qui dans tes yeux pétille,
A cette figure gentille,
Dont soudain mon cœur rafola,
Justement, dis-je, le voilà,
Qui, sans carquois, & sans affiche,
A Paphos laissant son trousseau,
S'est avisé pour faire niche
D'un corps de robe & d'un fourreau;
Je ne me suis trompé de guere,
Tu n'y perdras guere à ton tour,
Si tu n'es pas le Dieu d'Amour,
Tu seras quelque jour sa mere;
Tu semblois te plaire avec moi,
Tu m'agaçois dans ta folie,
M'aimerois-tu de bonne foi,

Est-ce

Eſt-ce déjà coquetterie ?
Se peut-il ? coquette à quatre ans !
Ah ! la Nature eſt un grand Maître ;
Et ſi par inſtinct tu peux l'être,
Que ſera-ce dans d'autres temps ?
T'ai-je plu ? mais quel fonds y faire ?
Ton goût n'aura point de progrès.
A ton âge on eſt ſi légère !
On l'eſt encor long-temps après.
Dieux ! l'avenir me déſeſpere ;
Quand ma mignone aura grandi,
Je ne ſerai plus étourdi,
Je n'aurai plus le droit de plaire.
De quelque grace printanniere
Chaque jour viendra te parer.
Mais que je vais perdre à t'attendre !
Nous n'aurons pu nous rencontrer ;
Je te verrai volage & tendre,
Dans l'illuſion des beaux jours ;

Cueillir les roſes des Amours
Quand je ceſſerai d'y prétendre.
Tout eſpoir devient ſuperflu,
Aujourd'hui tu ne peux m'entendre ;
Et dans quinze ans le voudras-tu ?



A M. SÉDAINE,

Architecte et Poete.

AMI charmant, quand je te vois,
Tenant ton luth & ton équerre,
Ordonner, & soudain la pierre
Se placer docile à ta voix,
Je doute de ce que j'admire ;
Je me dis, seroit-ce Amphion
Qui viendroit, au son de sa lire,
Rebâtir Thèbe ? Est-ce Apollon
Qui, banni du céleste Empire,
Dans ces bas lieux revient construire
La ville de Laomedon ?
Que j'aime à voir que tu t'amuses,
Entouré de plans, de dessins,
A faire ainsi venir les Muses
Au milieu de tes Limousins !
J'aime à te voir de ces Pantins

Gouvernant la foule automate,
T'élancer par le ſentiment
Vers un art plus doux qui te flatte;
Et devenir au même inſtant
Anacréon & Dinocrate.

Cultive ce double talent.
Unir les goûts, c'eſt l'art des Sages;
Mais ſonge que des derniers âges,
La lyre eſt la plus sûre clé;
Pourquoi peint-on Pégaſe aîlé?
C'eſt qu'un Poëte, par la gloire
Voit ſon nom bientôt publié;
Il vole au Temple de Mémoire;
Les autres arts n'y vont qu'à pié.
Ce palais qui preſſe la terre,
Cet obéliſque renommé
Ne dure qu'autant que la pierre
Dont l'Architecte l'a formé;
Il craint les flèches du tonnerre,

Les feux débordés des volcans
Et les secousses de la terre,
Et la hache des Conquérans.
Les chefs-d'œuvre de la pensée
Bravent eux seuls tant de revers ;
Et du temps la lime émoussée
Ne mord jamais sur les bons vers ;
Le temps leur fait bien moins la guerre
Qu'aux Palais, qu'aux temples des Dieux.
L'Iliade s'éleve aux Cieux,
Et l'antique Rome est sous terre.
Alexandre, comme un lion,
Ravage Thèbes épouvantée :
Qu'épargne-t-il ? une maison
Que Pindare avoit habitée.
De ce Poëte impérieux
Il n'osa souiller l'héritage ;
Il brisa les autels des Dieux,
Mais il respecta leur langage.

A MADAME ÉLIE DE BEAUMONT.

Vous, qui parmi les neuf Savantes,
Figurez ſur le double Mont,
De fleurs mille fois trop brillantes,
Vos mains ont couronné mon front ;
Déja de ſoi l'orgueil frivole
N'eſt que trop prompt à préſumer ;
L'encens qu'on brûle pour l'idole
Sert ſouvent à la conſu mer ;
Le talent trop vanté s'arrête ;
L'eſprit par ce charme énervé,
Recule & rampe loin du faîte,
Où ſans la vapeur qui l'entête
Il ſeroit peut-être arrivé ;
Jadis le jeune Télémaque,
Suivant un phoſphore flatteur ;
Débarqua ſur un bord trompeur,
Croyant embraſſer ſon Itaque :

De l'amour-propre suborneur
C'est-là l'image allégorique ;
Quand la folle présomption
Pour le point de perfection
Nous fait prendre un but chimérique :
Craignez pour moi l'heureux accueil
Dont vous honorez mon Ouvrage ;
Sauvez ma Muse de l'orgueil
Que doit donner votre suffrage :
Montrez par un goût sûr & sage,
En décidant de mes travaux,
Combien votre raison differe
Du fiel que verse l'esprit faux
D'une chouëte hebdomadaire :
A nos écrits soyez sévere,
Mais si quelque tendre billet
Vous est adressé de Cythère,
Soyez indulgente au poulet ;
Que la Muse soit alors Bergere.

AU CARDINAL DU PERRON.

TOI, dans le rang des Cardinaux,
Moi, sans titre, au rang des prophanes,
Du Perron, pourquoi de tes mânes
Viens-je interrompre le repos ?
Pardonne, j'ai l'ame un peu vaine
D'avoir vu ton grand nom mêlé
Dans ma famille Neustrienne ;
Et puisqu'enfin j'ai cette aubaine,
J'aime assez qu'il en soit parlé.

Par un écart d'une autre espece
Je t'écris sans trop sçavoir où.
J'étois vain, je paroîtrai fou.
J'aurai beau mettre sur l'adresse
Au flambeau de la Chrétienté,

Au grand Maître de la parole,
Au soutien de la Papauté
Et du moderne Capitole;
Les rayons de ton aureole
Etincellent trop loin de moi;
Ma missive vaine & frivole
Ne parviendra point jusqu'à toi.
J'ai cependant une espérance,
Les ames, dit-on, dans l'absence,
Sans messager, sans aucun tiers,
Des bouts même de l'univers
Peuvent être en correspondance.
Pourquoi dans un monde inconnu;
Dans cette sphere de silence,
D'où rien encor n'est revenu,
N'aurois-tu pas l'intelligence
De l'hommage qui t'est rendu;
Et de ta défunte Eminence
Ne serois-je pas entendu?

Malgré la sévere science
Où tu surpasses tes rivaux,
Nous avons plus que l'on ne pense
De points communs dans nos travaux.
Oui, ton génie auguste titre
Au-dessus du Cardinalat,
Et qui te fit le digne arbitre
De plus d'un célèbre débat,
Ton éloquence au Consistoire
Pour obtenir de Paul jaloux,
Le pardon d'un Prince entre nous
Absous déja par la victoire;
C'est par-là que tu tiens aux goûts
Sur qui je veux fonder ma gloire.
Quand ton génie ultramontain
Avec Mornay lutte & s'exerce,
Nul ne tient plus ferme en sa main
La lance de la controverse;
Mais tu sçus chercher d'autres prix,

Et de l'arêne scholastique [illegible] re,
Par intervalles tu sortis
Pour respirer [illegible] lumiere
Trois lyres sur ton écu [illegible]
Qu'on frappa sans doute au Parnasse,
Prouvent assez que dans ta race,
On voyageoit sur l'Hélicon.
Aussi quoiqu'avec moins de grace,
Moins de cadence que Bernis,
Tu pinças de tes doigts benis
Le luth harmonieux d'Horace,
Tu sçus du moins chérir son art;
Même au pays de nos Derviches,
Dédaignant le peuple caffard,
Ses mœurs & ses vertus postiches.
Et tu fis bien; parle sans fard.
Conviens que le controversiste,
Sous un ciel toujours assez triste
Est resserré par le terrein,

Malgré la ſévere ſcience
Et fait ſurpaſſes tes rivaux ;
Bienplus & plus que le chemin.
Le Poëte au moins de peine
S'élance dans de vaſtes champs,
Et deux courſiers ſont différens ;
L'un au manège & l'autre en plaine.
Cet art des vers, qui de ton temps
Débile encore & ſans élans,
Se traînoit preſque dans l'enfance,
Cet art qui parmi tes travaux
Te conſoloit de l'Eminence,
Me ſert d'étude & d'exiſtence,
Et ne ſervoit qu'à ton repos.
Mais ne crois pas mes ſons frivoles,
Ni qu'ils ſe perdent dans les airs,
Si j'aime à moduler des airs,
Sur ces airs je mets des paroles.
Le vrai Poëte né penſeur,

Et de l'arène Scholastique n'en doit guere ,
Par intervalles un soris viateur ,
Il jette par traits la lumiere ;
Animé du feu qu'il reçut ;
Il devine ce qu'il ignore ,
Il prend son vol , il est au but
Lorsque l'autre calcule encore.



Qui sçutes honorer vos Rois,
Et maintenir avec courage
A la Cour même le pouvoir
De cette liberté si sage
Qui n'est pas un fruit du terroir,
Sur la félicité publique
Mesurant votre dignité;
Et trop sûr que la politique
Est le soin de l'humanité;
Vous dont le cœur & le génie
S'électrisent dans leur ardeur,
Goûtez la gloire & le bonheur
D'avoir servi votre Patrie.
La peau des monstres étouffés,
Par Hercule fut revêtue,
Stockolm vous doit une statue
Du métal dont vous triomphez.



A MONSIEUR

A MONSIEUR ***

Qui me demandoit des Vers pour les mettre en Musique.

Aux accords de ton violon
Tu bâtirois une autre Thèbe
Plus vîte même qu'Amphion ;
Tu fléchirois le noir Pluton ,
Et sçaurois tirer de l'Erebe
Les Ombres que passe Caron.
Si tu tombois comme Arion
Au fond de la mer en colere ;
Pour te tirer de l'onde amere ,
Un Dauphin feroit le plongeon ;
Et sa croupe seroit plus fiere
De pouvoir reporter à terre
Un Chantre d'aussi grand renom.
A tes accens , Pan, l'ame émue ,
Sur ses pieds de chèvre en arrêt ,

Dresse son oreille pointue,
Attentive au son qui lui plaît ;
Il déride son front farouche,
Sous le charme qui le ravit,
Et sourit de sa large bouche
A la compagne de sa couche
Qui le regarde & t'applaudit.
Du vrai talent tel est l'empire :
Heureux les vers, heureux les riens,
Qu'embellit ta harpe ou ta lyre !
Il fut un temps, je m'en souviens,
Où de ma Muse plus sonore
Les vers faciles & coulans
Auroient pu mériter encore
D'être animés par tes accens :
Mais depuis que mon cerveau fume,
Frappé de tragiques vapeurs,
Depuis qu'agité de fureurs,
Comme la Sybille de Cume,

La plus pleureuſe des neufs Sœurs,
De ſon poignard taille ma plume,
Trop fait à ces ſauvages tons,
J'ai perdu cet art des chanſons
Où ton eſprit charmant s'applique.
Poſſeſſeur de tous les ſecrets,
Chante tes vers ſur ta Muſique,
Tu ſçais tenir les deux archets.



EPITRE A M. ***

Qui, après avoir été au service, avoit obtenu un Bon *de Fermier-Général.*

TU cedes donc à l'amitié
De ta jeune & tendre moitié;
Sa volonté devient la tienne :
Tu quittes Mars, Plutus t'emmene.
Suis ce Dieu frais & rebondi,
Aux épaules larges d'une aune,
Au col court, au ventre arrondi,
Qui répand le beau métal jaune,
Qui toujours richement couvert,
Le front levé, marche à pas fermes,
Et qu'autour d'un long tapis vert
On adore à l'Hôtel des Fermes.
La guerre est un brillant métier;
Par une noble dépendance,
Par l'honneur & par la vaillance,

Des États elle est le premier ;
Mais hélas ! pour monter aux grades
Ne faut-il pas souvent passer
Sur le corps de ses camarades,
Que le plomb vient de renverser ?
Et tu vois que dans la Finance,
Sans voir pour toi si brusquement
Expédier aucun vivant,
Te voilà Maréchal de France.
Mais au faîte tant souhaité,
Et du luxe & de la richesse,
Malgré ma médiocrité,
Honoreras-tu ma tendresse
De quelque sensibilité ?
Du fond d'une voiture leste,
Brûlant le pavé sur mes pas,
Lorsque, comme un trait, tu viendras
Barrer mon allure modeste,
Songeras-tu qu'à toi lié

Par une chaîne peu commune,
Sous tes traits j'ai vu l'amitié
Dans une plus humble fortune ;
A mes côtés marcher à pied ?
Sous ces lambris où la sculpture
Fait courir un léger dessin,
Où du Goût l'élégante main
N'a point prodigué la dorure,
Environné du superflu,
Sur les carreaux de la mollesse,
Quelquefois te souviendras-tu
Qu'aussi gais, loin de la richesse,
Sous d'autres toîts plus ignorés,
Qui n'étoient vernis, ni dorés,
Nous habitions avec simplesse ;
Te souviendras-tu qu'avec moi
Tu dis autrefois cent folies,
Que je te plus par des saillies
Que je ne trouvois qu'avec toi ?
Dans l'oisiveté militaire,

Ta charmante inutilité
Toujours à la société
Se trouvoit prête à satisfaire;
C'étoit toujours le tour de plaire
Et le moment de l'amitié.
Désormais c'est une autre affaire:
Dans la Finance initié,
Comment te voir, si dans ta place
Des importuns de temps en temps,
L'amitié ne te débarrasse ?
Pardonne mon indifférence
Pour les esclavages brillans:
Pleins des rêves de l'espérance,
D'autres se forgent des liens;
Ma chimere est l'insouciance,
Ma fortune est l'indépendance;
Je suis à moi: voilà mes biens.
Non qu'en cynique ici je fronde
Et l'opulence & les heureux:

Je ne vois les biens de ce monde
D'un œil jaloux ni dédaigneux ;
Ruisseau foible échappant aux yeux
Mais roulant une onde limpide ;
Dans les champs de la liberté,
J'aime à voir la course rapide,
Dont le Pactole est emporté ;
Ta félicité m'est commune,
Et ton ami, sans nul désirs,
Sera riche de ta fortune
Et jouira de tes plaisirs.
Au lieu d'aller risquer ta vie
A plus d'une attaque hardie,
Dans plus d'un combat inhumain ;
De braver le plomb assassin
Qui de la mort portant le germe,
S'échappe à l'aide de la main,
Hors du tube qui le renferme ;
D'affronter ces bouches d'airain

D'où ſort le ſalpêtre en tonnerre,
Et ces redoutables chemins
Qui cachent d'affreux ſouterrains ;
Cruels prodiges de la guerre,
D'où la foudre part ſans éclair,
D'où la mort, par un art perfide,
Traveſtie en mine homicide,
Fait ſauter nos Céſars en l'air ;
Dans les nouvelles deſtinées
Du poſte heureux qui t'eſt promis,
Tes ſoldats ſeront tes Commis,
Et tes campagnes des tournées ;
Que j'aurai de contentement
De te voir en nouveau confrere
De l'Aréopage opulent,
Faiſant raccourcir ta rapiere,
La changer pacifiquement
En épée à la financiere !
Vis pour porter avec éclat

Dans une nouvelle carriere
Cette grace si familiere
A ceux de ton premier état.
Tes principes, ton caractere,
L'heureuse habitude de plaire,
Te sauveront des airs bourrus
De la suffisance importune
Qui n'appartient qu'aux parvenus
Et qu'aux bâtards de la fortune;
Elle enivre un cœur sans vertus,
Pour qui sa faveur est nouvelle;
Mais tous ses trésors obtenus
Ne sont qu'un sourire de plus
Pour un cœur libre & né pour elle.



AU SOMMEIL.

Sommeil, Divinité chérie,
Qui, sur ton aîle rembrunie,
Nous portes les songes légers;
Tu suspens dans l'ame assoupie
Les autres rêves mensongers
Qui nous occupent dans la vie;
Viens, accours, verse tes pavots
Sur ma paupiere appésantie,
Mes sens ont besoin de repos;
La nuit regne, tout est tranquille;
Tu n'entendras dans mon hameau
Que le murmure d'un ruisseau
Qui coule autour de mon asile,
D'auprès de moi rien ne s'exile,
Pourquoi fuirois-tu mon rideau?
Fuis cet ambitieux qui brigue

Quelque place ou quelque brevet,
Le réveil-matin de l'intrigue
Ne fonne point à mon chevet.
Livre au tourment de l'infomnie
Ce lâche Zoïle tombé
Dans le marafme de l'envie ;
Et cet avare, au teint plombé,
Que fon inquiéte manie
Sur des monceaux d'or tient courbé !
Mais moi, moi qui te follicite,
Après un innocent travail,
Qui, fur ma porte, où je t'invite,
N'ai point pour toi d'épouventail,
J'ai quelques droits à ta vifite,
Je fens que l'air fe rafraîchit,
La nuit va replier fes voiles,
Déjà pâliffent les étoiles
Devant l'aube qui les blanchit.
Dieu charmant ! quels lieux te retiennent,

Quels ſoins t'occupent loin de moi !
Quoi ! des heures qui t'appartiennent,
Vont-elles s'écouler ſans toi ?
Me ſuis-je trompé ? le coq chante ;
Il recommence, je l'entends,
Le jour va poindre, & je t'attends.

Quoi ! ma priere eſt impuiſſante,
Et j'ai jetté ma plainte aux vents !
Je t'invoquois, fils des ténèbres ;
Toi, Dieu ! j'ai profané ce nom ;
Reſte avec tes vapeurs funèbres,
Sur la rive de l'Achéron.
La foule effrayante des ombres,
Les vampirs, les ſpectres volans ;
Tous les fantômes des bords ſombres,
Voilà ta cour & tes ſuivans.
A des épouſes meurtrieres
Tu livras les fils d'Egyptus,

Et de l'incorruptible Argus
Tu vins fermer les cent paupieres.
L'habitant des murs de Paris,
En des temps de trouble & de schisme,
Dans ton lâche sein fut surpris
Par la dague du fanatisme.
Fuis, te dis-je, fuis loin de moi,
Tu ne fais qu'abréger la vie,
Et je puis reposer sans toi.
Le méchant seul craint l'insomnie;
Il entend trop distinctement,
Dans la nuit & dans le silence,
Cette voix de la conscience,
Qui l'agite même en dormant;
Mais le mortel irréprochable,
S'il veille seul, lorsque tout dort,
Goûte la paix inaltérable
D'un cœur à l'abri du remord;
Et cette tranquillité pure

Écartant les ſombres ennuis,
Rafraîchit ſon ſang à meſure
Dans la marche lente des nuits.

Mais quelle douce rêverie,
Par des charmes aſſoupiſſans,
Brouille ma penſée obſcurcie,
Et laiſſe défaillir mes ſens !
Quel baume lentement circule
Et s'inſinue en tout mon corps !
A peine ma voix articule,
Mon œil ſe ferme . . . je m'endors.



SUR LA NOUVELLE ANNÉE.

NON, mes contemporains, non, lorſque l'an s'acheve,
Je n'en murmure point: il s'eſt évanoui,
Mais je vois que j'en ai joui:
Je ne vois point ce qu'il m'enleve.
C'eſt aſſez que le temps qui va tout moiſſonnant
Du bout de ſes aîles rapides,
Sillonne nos fronts en paſſant,
Sans creuſer nous-mêmes nos rides
Par un tour d'eſprit affligeant.
Des humains que la foule vaine
Se conſidere à tous momens
Comme une victime du temps,
Dès qu'il m'épargne, il eſt la mienne;
Et d'un eſprit qui ſe réſout
Aiſément à ſa deſtinée,

Je dis : » voilà donc une année
» Dont nous sommes venus à bout ! «
Hé quoi ! plus que le vol de ce temps qui nous frappe
Aimerions-nous le fardeau de l'ennui ?
On se plaint que le temps ait fui,
Il faut qu'il pèse ou qu'il échappe.
Remonte à ton enfance & revois ces pédans
Qui, la férule en main, guidoient tes premiers ans;
Devant tes livres, sur ton siége,
Tu disois en frappant du pied,
» Mon Dieu ! que je suis ennuyé
» De mon âge & de mon collége ! «
Le temps traînoit alors ses pas appésantis,
Et maintenant il prend la fuite :
Il ne va point, il va trop vîte,
Mais accorde-toi donc ; maintenant & jadis,
Crois-moi, rien n'a changé ; ton cœur insatiable,
Tes vœux, tes désirs inconstans,
Pauvre insensé, voilà le sable

Où ton œil mesure le temps.
Pourquoi ces révoltes si vaines ;
Tous ces hélas, tous ces soupirs ?
—Mais il emporte mes plaisirs ;
—Mais il emporte aussi tes peines.
Ne pouvant fixer ton destin,
Saisis bien le présent qui glisse sous la main ;
Si tu sçais en user, il laissera des traces
Qui charmeront ton souvenir ;
L'emploi de chaque instant est un fonds que tu places
Au profit de ton avenir.
Ceux qui perdent leur vie inquiete ou frivole
Sur l'édredon des voluptés,
Auprés d'un coffre-fort, autour d'un cavagnole ;
Ou sur les bords du puits où sont les vérités,
Qu'ils gémissent entr'eux de ce tems qui s'envole.
Mais veux-tu sans regret voir la fuite des ans ?
Rentre au fond de ton cœur, & tâche de te rendre
Un meilleur compte des momens ;
Si la vie est un point, fais le bien pour l'étendre.

LES RIVES DU CHER.

DANS cette Province de France ;
Fiere d'en être le jardin,
Aux mêmes champs qui de Pepin
Virent le pere à coups de lance,
Econduire le Sarrasin,
Entre une bicoque royale,
Foyer d'une ligue infernale ;
Dont la noire embuche, dit-on,
A ce jeune François second,
Pensa devenir si fatale ;
Et cette Cité capitale
De cet agréable canton,
Ville assez digne de mémoire,
Et dont les fruits si bien confits
Fondent la richesse & la gloire
Sur les gourmands de tout pays.

Un autre eût dit ſans verbiage,
En Touraine, entre Amboiſe & Tours ;
Mais en de longs & vains diſcours,
Sous prétexte de beau langage,
Un Poëte ſe plaît toujours ;
Avant qu'il ait décrit ſes tours,
Un autre auroit fait le voyage.

Au bord du Cher eſt un vallon,
Beau payſage, lieu céleſte,
Où l'œil, ce voyageur ſi preſte,
Se laſſe à chercher l'horiſon.
Là, depuis quarante-cinq luſtres,
S'élevant du milieu des eaux,
Dans les champs de l'air Chenonceaux,
Dreſſe ſes girouettes illuſtres.
Un pont, en ſix voûtes arqué,
En ſix canaux partageant l'onde,
Porte ce beau château flanqué

De plus d'une tourelle ronde ;
Le tems, ce grand vieillard aîlé,
Qui détruit tout à la ſourdine,
De ſon ſouffle n'a point hâlé
La pierre auſſi blanche qu'hermine,
Dont ce château fut aſſemblé :
Qu'on voye encore avec ſurpriſe,
Au milieu des remparts de Blois,
A la honte d'un des Valois,
Un marbre teint du ſang des Guiſe,
Par les crimes les plus affreux,
Et par les civiles tempêtes ;
Que ſon noir château ſoit fameux,
Chenonceaux tu l'es par des fêtes.
Qu'avec plaiſir je te parcours !
Ce lieu, le plus beau des ſéjours,
Marqué par-tout des mêmes traces,
Servit de réſidence aux Grâces,
Et de pied-à-terre aux Amours.

C'est-là que cette autre Agrippine,
L'impérieuse Catherine,
Jalouse de ses volontés,
A sa politique cruelle
Faisant servir les voluptés,
Dans les liens de sa tutelle
Tenoit ses fils emmaillottés;
Et complaisante à leur jeunesse,
Les plongeant dans le doux sommeil
Des plaisirs & de la mollesse,
Les écartoit avec adresse
Des soins du Trône & du Conseil.

C'est-là, que les mains désarmées,
Et non moins galant que guerrier,
Se délassoit François premier
Dans les bras de ses bien-aimées.
Sous ces voluptueux lambris
Diane choisit sa retraite;

Non la Diane des taillis,
Qui porte un croissant pour aigrette,
Et fuit comme un trait d'arbalète
Devant les enfants de Cypris;
Mais cette Mortelle charmante;
Cette Poitevine piquante,
Si chere au second des Henris,
Qui de la divine ceinture,
Enchaîna l'Amour & les Ris,
Des bords du Cher aux bords de l'Eure.

Le Cher dont les flots en oubli
Suivoient obscurément leur route,
Par ce Palais est annobli
Depuis qu'il en baigne la voûte.
Le Bâtelier le plus pressé
S'arrête en extase à la vue
D'un château sur l'onde exhaussé,
L'admire, & de son mât baissé,

En paſſant deſſous le ſalue.
Un bois de jeunes arbriſſeaux,
Planté le long de ces rivages,
Borde le courant de branchages,
A demi-trempés dans les eaux ;
Et s'echapant de leurs Dryades,
Les Dieux des bois ſous les roſeaux,
Preſſent dans leurs bras les Nayades.
Riant ſpectacle, objets nouveaux !
Que ma vue eſt amuſée !
Les chars rencontrent les bateaux,
Par le fouet la rame eſt croiſée.
Que de fleuves je vois d'ici
Couchés ſur leurs urnes pompeuſes,
Rire en leurs barbes limoneuſes
Des rivieres qu'on paſſe ainſi ;
Mais à leur onde formidable,
Qui ſouvent dévaſte ſes bords,
Je préfere une onde guéable,
Commode pour divers tranſports.

Vante qui voudra ce Pactole,
Où l'avare court s'abreuver
Et ce Lignon qui fait rêver,
Des amans le troupeau frivole,
Et ce Permesse tant fêté,
Qui du Poëte échauffe les veines;
Et ce favorable Lethé
Où l'on puise l'oubli des peines.
O Cher! que sont-ils près de toi!
Rive délectable & fleurie,
Seule, tu réunis pour moi,
Les différens dons de féerie.
Heureux, qui dans la liberté,
Seul bien que le Sage idolâtre,
Loin du frêle & brillant théâtre,
Où l'ambitieux est monté,
Loin de la gêne des grands rôles,
Près de toi cherche le repos,
Et coule, à l'ombre de tes saules,

Des jours aussi purs que tes flots.
Ton eau tranquillement serpente,
Elle suit, facile en sa pente,
L'inégalité des terreins :
Telle une ame douce & liante,
Sçait vivre avec tous les humains.
Si de quelque ouragan terrible
La fureur vient grossir ton cours,
Torrent fougueux pendant deux jours,
Tu redeviens canal paisible.
Les passions peuvent ainsi
Quelquefois emporter le Sage;
Mais ses écarts sont de passage,
Un moment le ramene aussi.

Où vont ces ombres fugitives,
Voltigeant au loin sur ces rives ?
C'est vous Révérend du Cerceau,
C'est Grécourt en petit manteau,

Nourris aux bords de Hypocrene,
Et jusques dans le parc de Veret,
De l'eau de la docte fontaine
Ayant sçu conduire un filet;
L'un gai, mais décent & discret,
Et quoiqu'il folâtre sans cesse,
Bien sûr de n'avoir jamais fait
Baisser les yeux à la sagesse;
L'autre plus vif dans ses tableaux,
Mais trop libre par intervalle,
Et dans la vase du Stymphale
Trempant quelquefois ses pinceaux:
Le plaisir les ramene encore
Vers ces délicieux enclos,
Où leur voix badine & sonore
Lutina cent fois les échos;
Ils songent que pendant leur vie
Ils ne dûrent qu'à ces beaux lieux
Le charme de la rêverie,

Qui monta leur lyre chérie
Sur des tons si mélodieux ;
Et leur ombre bien avisée
Changeroit, s'il plaisoit aux Dieux,
Les boulingrins de l'Elisée
Pour ces vallons aimés des Cieux.



VERS

Présentés à sa MAJESTÉ le ROI de Danemarck ; au nom d'une Danoise.

PRINCE auguste, à votre passage,
Votre sujette, à vos genoux,
N'osoit vous rendre un foible hommage ;
Mais l'indulgence est de votre âge,
Et j'espere un regard de vous.
Dans le milieu de sa carriere,
Le char du jour trop radieux
Fait baisser notre humble paupiere ;
Mais le matin laisse à nos yeux
Contempler sa douce lumiere ;
Et votre jeune Majesté,
Qui n'a que dix-neuf ans encore,
Permettra bien avec bonté
Que ma voix foible & peu sonore,

La harangue à ſon déboté ?
De près vous avez viſité
Ce peuple penſeur & ſévère ;
Qu'entêtent le charbon de terre
Et les vapeurs de liberté.
Le Quakre qui ne ſourit guère ;
Le chapeau cloué ſur le front,
Découvrant votre eſprit profond
Sous des dehors ſi faits pour plaire ;
Aura quitté ſon flegme auſtere.
Le ſang plus qu'à-demi gelé
Du pâle conſomptionnaire,
Tout-à-coup aura circulé :
Vous aurez vu de près ces criſes,
Ces trois pouvoirs ſans ceſſe aux priſes ;
Le ſceptre Anglois eſt un roſeau,
Souvent plié par les orages :
Qu'aurez-vous dit à ce tableau,
Vous, abſolu ſur vos rivages ?

Vous voici sous un ciel nouveau,
Maintenant vous voyez la France,
Peuple dont le Prince à son gré
Exerce une heureuse puissance;
Non moins obéï qu'adoré,
Peuple qui veut passer pour sage;
N'ayant que les plaisirs pour lois,
Chez qui l'on est jeune à tout âge,
Aussi brave que le Danois,
Mais plus frivole & plus volage.

Vous irez, en quittant nos bords,
Dans ce beau pays d'Ausonie,
Où les murs rendent des accords,
Où le peuple & les monsignors
Sont tous sujets de l'harmonie :
Vous le verrez ce carnaval,
Toujours si fameux dans Venise :
Vous y conduirez la méprise;

Chacun s'y croira votre égal ;
C'est-là qu'en style de ruelle ;
Et prodigue de faux sermens ,
J'ai grand peur que vos passe-temps.
Ne soient de tromper bien des belles
Vous rentrerez trop tôt pour elles
Au sein de vos états heureux :
Vous rentrerez trop tard pour eux ;
De Dédale eussiez-vous les aîles !



A MONSIEUR

A M. LE CHEVALIER DE SAUVIGNY.

DEPUIS que la fievre fait battre
Ton artere à coups inégaux,
Et retarde les grands tableaux
Où tu nous peindras Henri-Quatre,
J'aurois couru tout le premier
Pour te verser la liqueur fade,
Dont le fievreux à son foyer,
Est contraint de boire rasade;
J'aurois pu te désennuyer,
Et par des contes de peau d'âne,
Ou t'endormir ou t'égayer:
Toi plus sérieux qu'un brachmâne,
Nous aurions ri des mœurs du tems,
Des parfileurs, des importans,
De la Satyre pédantesque
De nos critiques malveillans,

Et de l'orgueil philosophesque
Des littéraires Charlatans ;
De ces ouvrages de génie,
Tant vantés par leurs protecteurs,
Et que le parterre expédie
Sous la moustache des prôneurs.
Mais comme toi la maladie
M'a surpris par analogie,
Et vient de m'arrêter soudain,
Lorsque la lyre dans la main
Je chantois le cours de l'année ;
Les pénates de mon logis
Me voyant toute la journée
Demeurer auprès d'eux assis,
Moi, grand coureur d'après dînée,
Des deux coins de ma cheminée,
Se regardent tout ébaubis.

En t'écrivant ces vers sans suite ;

La plume échappe de mes doigts ;
Quand je cesse d'être aux abois,
Je ressens le mal qui t'agite ;
Et dans mon esprit inquiet,
M'exagérant ce que j'ignore,
Je te vois plus malade encore
Que tu n'es peut-être en effet.
Je vois la diete à l'œil cave,
Venir s'asseoir à ton côté,
Et malgré Bacchus irrité,
Esculape murer ta cave.
Je vois l'ennui dans tes rideaux
Se cacher avec l'insomnie,
Ou s'il tombe quelques pavots
Sur ta paupiere appésantie,
Les farfadets, les diabloteaux,
Troupe fantasque, errant sans guide,
Faire de ton cerveau trop vuide,
Le théâtre de leurs assauts.

O ſanté, Déeſſe chérie!
Plus on avance dans la vie,
Plus tu retires tes préſens ;
Mais en effeuillant la couronne ;
Dont tu parois nos jeunes ans,
Ah ! du moins jamais n'abandonne
Deux amis dans le même tems :
L'un à l'autre eſt trop néceſſaire,
De l'ennui du moins ſuſpendu,
Qu'un des deux puiſſe aller diſtraire ;
Par les ſoins d'un zèle aſſidu,
L'ami ſouffrant & ſolitaire,
Dont il eſt ſans ceſſe attendu.



A HORTENSE.

POURQUOI crier à l'inconſtance
Quand ma flâme ſe refroidit ?
De moi vous vous plaignez, Hortenſe,
Moins par amour que par dépit;
Vous vous abuſez, ce me ſemble,
En murmurant de ce retour :
Croyez-moi, le temps & l'amour
Ne font pas longue route enſemble.
Hé, le moyen qu'un foible enfant
Tout ſemblable au peuple naiſſant
Que par la liſiere on promene,
Puiſſe, ſans bientôt perdre haleine,
Suivre les pas de ce géant
D'une vigueur inépuiſable,
Dont le jarret infatigable
Jamais ne s'arrête en marchant ?

L'amitié plus forte, au contraire,
Que le jeune essaim des amours,
Faite aux voyages de long cours,
Ne demeure point en arriere ;
Elle suit l'immortel vieillard,
Et bien avant dans la carriere
Marche plus ferme qu'au départ.
De compagnie & sans murmure,
Allons tous trois avec le temps,
Sans craindre de mésaventure,
Les chemins sont moins attrayans,
Mais la route est beaucoup plus sûre ;
Le plus heureux des sentimens
Est sans doute celui qui dure
Jusqu'au dernier de nos momens.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE LAMBALE.

SUR SON MARIAGE.

QUAND on ſort de Race divine,
Et que digne de ſa ſplendeur,
On répond encor par le cœur
A la plus auguſte origine;
Quand ſur un front de dix-huit ans,
D'un doux éclat la vertu brille,
Qu'on joint à cet air de famille
Tant d'eſprit & tant d'agrémens;
Quand avec pompe on ſe marie,
Que des montagnes du Piémont
Une Princeſſe plus jolie
Que les Nymphes du double Mont,
Eſt l'objet à qui l'on ſe lie,
On eſt en butte aux importuns,

Aux étourdis & même aux ſages,
Aux beaux eſprits, aux plus communs,
On eſt aſſourdi des hommages.
Je ſçais qu'en ce cas dangereux,
Quelque gros Suiſſe, à barbe torſe;
De votre Alteſſe écarte au mieux
La perſonne de l'ennuyeux,
Et qu'ainſi le Prince eſt en force
Contre les aſſauts des fâcheux;
Mais ſe ſauve-t-il d'une lettre,
D'un éloge perſécuteur?
Il arrive, il entre, il pénetre
Juſqu'au ſallon de Monſeigneur.
Ah! ſi dans ces jours d'étalage
Où vous tenez appartement,
Mes Vers pouvoient prendre un moment
Pour vous préſenter mon hommage;
Si vous n'aviez point ſous la main
Quelque Gentilhomme inhumain,

Que je respecte, il vous approche,
Mais, qui, pour vous trop plein d'égard,
Peut mettre mon Epître en poche
Sans qu'elle ait de vous un regard;
Vous pourriez voir à mon langage
Que bien loin de l'esprit du jour
Ma Muse, tant soit peu sauvage,
Doit être étrangere à la Cour.
Mais vous verriez un cœur sincere,
Qui suit peu le chemin battu,
Un homme au moins dont l'ame fiere
Ne fait sa cour qu'à la vertu.



A MADEMOISELLE CANAVAS,

CÉLÈBRE CHANTEUSE,

Qui avoit obtenu en Angleterre la liberté de ſix Priſonniers François.

PAR des ſons pleins de douceur,
Tels que le Dieu de la lyre,
Aux bords du Tibre en inſpire
A ce Peuple né chanteur,
Avoir ſçu faire ſourire
L'Anglois auſtere & rêveur,
O toi, rivale d'Orphée,
C'eſt-là le moindre trophée
Dont tu dois tirer honneur.
L'Inſulaire en telle humeur
Qui jette l'or à poignées
Au Virtuoſe, à l'Acteur,
T'offre en vain plus de guinées

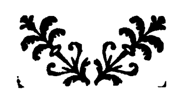
Que l'Aurore sur les fleurs
Ne laisse briller de pleurs
Dans les belles matinées.
L'or a pour toi peu d'attraits.
» Qu'on délivre six Français,
» Qu'on abrege leurs alarmes;
» Voilà, dis-tu, mes souhaits.
» Si mes chants ont quelques charmes
» C'est le seul prix que j'y mets.

Près d'une Muse si rare
Qu'illustre tant de vertu,
Quel monstre paroîtras-tu,
Hérodias trop barbare,
Dans ton triomphe honteux!
Quoi! de ta danse légere,
Tu demandes pour salaire
Que le sang coule à tes yeux.
Quel incroyable assemblage
De grace & de cruauté,

Joindre les arts du bel âge
A tant d'inhumanité !
Le zéphir souffler l'orage !
Telle est la férocité
De la perfide Syrene,
Qui vers les écueils cachés,
Par des chants si doux entraîne
Ceux que leur charme a touchés.
O toi ! dont l'art est propice
Autant qu'il est enchanteur,
Généreuse Cantatrice,
Jouis de ce double honneur.
Simonide, avec justice,
Sentit la main protectrice
Des Dieux chantés dans ses vers :
Toi, tu remplis leur office,
Tu chantes & romps des fers.

Mais un cri part du rivage,

Et déjà la liberté,
En maritime équipage,
Avec un air de gaîté,
Pour ceux que ta main dégage;
Vient de couper le cordage
Qui tient l'esquif arrêté :
Ils partent d'un cœur sensible;
Après un exil pénible,
Pour revoir des bords chéris :
Chloé, ta voix argentine,
En ravissant leurs esprits,
Eût suspendu leurs soucis;
Mais ta vertu les termine.



A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LAMOIGNON.

JOUIS du bonheur d'être pere,
Par une vertu peu vulgaire
Ta fille se laisse guider ;
Et malgré le sceau du Notaire,
D'un trésor qu'elle eût pu garder,
Fait le partage avec un frere.
Ce brillant métal de Plutus,
Pour cette ame sensible & fiere,
N'est point au titre des vertus ;
Et sans cette action si belle,
Cette ame si peu personnelle,
A qui ma Muse rend honneur,
Cette sybarite nouvelle
Sentoit se replier sous elle
Toutes les roses du bonheur.

A ce trait digne d'un ſauvage,
L'auſtere Jean-Jacque applaudit,
Et la bile ſur ſon viſage
De deux teintes s'en éclaircit.
Une fois donc on la bannit,
Cette cupidité fatale,
Qui corrompt l'homme & l'avilit;
J'ai vu l'intérêt de dépit,
Briſer ſa balance inégale,
Et ces fils du ſiecle d'airain
Ces deux fougueux antagoniſtes;
Le Tien, le Mien, le front ſerain;
De leurs calculs brûler les liſtes,
Sourire & ſe donner la main.

Aſſez de trompettes vénales
Retentirent avec éclat,
Pour des actions d'apparat,

Et pour des vertus coloſſales :
Mais la vertu pure & ſans bruit,
Peu jalouſe d'être vantée,
Que la ſimplicité conduit,
Quel eſt celui qui l'a chantée ?

J'aurois pu, ſage Lamoignon,
Dans une Ode, au lieu d'une Epitre,
Conſigner un ſi noble titre,
Parmi tous ceux de ta maiſon :
Mais j'ai conſulté la raiſon;
Ce n'eſt point d'une voix tonnante,
C'eſt à mi-voix qu'il faut qu'on chante
Des vertus ſans prétention :
Cet hommage doit leur ſuffire;
Les Dieux du luxe & des cités,
Veulent des temples de porphire,
Où l'or brille de tous côtés ;

Mais

Mais aux ſimples Divinités,
Qui ſe cachent au creux des hêtres;
Il faut des autels de gazons,
Où ne pendent que des feſtons
De feuillage & de fleurs champêtres.



A MONSIEUR R***

Qui m'avoit adressé des Vers.

LE feu pétille sous l'encens
Que m'offre ta main libérale,
Et de ta Muse Provençale
Le suffrage enivre mes sens :
Reçois ces Vers reconnoissans
Que te griffonne ici ma Minerve inégale,
Sensible aux accords turbulens
De ta voix méridionale ;
Reçois, lis ce rien ; mais crois-moi,
Que ce soit en bonnes fortunes,
Sans ébruiter mes rimes importunes,
Sans attrouper autour de toi
Ni la Chambre des Pairs, ni celle des Communes.
De ces vers qu'on lit au Café,

Des complimens sur-tout la disgrace est connue ;
L'on s'empresse, l'on fait cohue
Autour du Lecteur étouffé ;
Le reste parderriere allonge un cou de grue ;
Puis on se retire en bâillant,
Ayant trouvé tout misérable,
Et bien souvent donnant au Diable
Le Lecteur, le Poëte, & le remercîment.
Sauve mes vers de ce naufrage,
Ne lis point au frondeur, au sot, au désœuvré,
Au vain enthousiaste, au cabaliste outré ;
Mais si tu peux trouver un sage
Qui sçache rire, & qui soit bon humain,
Prends-le à l'écart, & le verre à la main,
Recites-lui mon badinage.



A MONSIEUR DORAT,

A l'occasion du Poëme de la Peinture.

TOI, notre Ovide & mon ami,
Toi, qui d'un courage affermi,
D'une ame sensible & loyale
Défendis ma cause en tout tems
Contre la haine cordiale
Des sots, des nuls & des méchans;
Toi-même en bute à leur cabale,
Par la foule de vers charmans
Que la vagabonde immortelle
S'empresse à porter sur son aîle
Jusqu'au bout des deux continens,
Mes Vers obtiennent ton suffrage,
Quelqu'orgueil doit m'être permis;
J'acquiers de nouveaux ennemis,

Ah! j'ai donc fait un bon ouvrage.
Au champ des arts, chez les Guerriers,
Dans l'Eglise on connoît l'envie;
L'envie est par-tout une ortie,
Qui ne croît qu'au pied des lauriers.
Mais que m'importe l'humeur vaine
De ces petits Electorats,
Où l'on dénigre à la semaine
Tout ouvrage qui n'en sort pas;
Qu'importent, ces nains ridicules,
A l'air gauche & collégial,
La main rouge encor des férules,
Et frondant d'un ton doctoral;
Et ce peuple non moins frivole
De désapprobateurs oisifs,
D'enthousiastes sur parole,
Ou d'admirateurs exclusifs,
Immolant tout à leur idole?
Le tems met fin à ces procès,

Et les ouvrages à leur place ;
Et je me ſens aſſez vivace
Pour voir quelque jour mes ſuccès.

Contre les clameurs paſſageres
Le vrai talent eſt aguerri ;
Et par les vampirs littéraires
Le ſage n'eſt point amaigri ;
Dans la paix d'un loiſir chéri ;
Muni d'un heureux ſtoïciſme ;
Il peut dire, loin des prôneurs,
Je ne dois qu'à moi mes honneurs :
Voilà quel eſt ſon égoïſme :
Voit-il les triomphes d'autrui ?
Il triomphe, il jouit lui-même ;
Et d'un cœur libre, épanoui,
Voit la gloire de l'art qu'il aime.
L'ame froide eſt au rang des morts ;
L'homme ſenſible, le génie

Eprouve de nobles tranſports ;
La palme qu'un autre a cueillie
Eſt à ſes yeux l'honneur du Corps.

Hiboux de la littérature ;
Qui pouſſez vos cris dans la nuit ;
C'eſt dans l'eſpoir qui m'a ſéduit
De percer votre foule obſcure ,
Que vers d'heureux goûts emporté ;
J'ai de l'ambition commune
Si peu connu l'activité ,
Si peu courtiſé la fortune :
Sûr que la médiocrité
Convient mieux à qui ſert les Muſes ;
Et que ces aimables recluſes
Veulent un réduit écarté ,
Loin du bruit qui ſuit la richeſſe ,
Loin de la léthargique ivreſſe
Du luxe & de la vanité.

En des mains de finance avides
Souvent le luth se détendit ;
Le laurier des Arts se flétrit
Dans le jardin des Hespérides.
Un nom, voilà le vrai trésor
D'un génie aux Muses fidele ;
A la course Atalante excelle,
Pour ramasser des pommes d'or,
Elle ralentit son essor,
Et le prix est perdu pour elle.



A MADAME DE VERMENOUX.

DANS ces entretiens où m'inſpire
Votre grace & votre gaîté,
Souvent je vous ai vu ſourire
Aux boutades, même au délire
De mon cerveau trop exalté;
Mais dans une miſſive oiſeuſe
Je ſerai moins ſur le trépié,
Qu'en une diſpute joyeuſe
Où votre eſprit eſt de moitié.
M'accouderai-je à mon pupître;
Pour vous traiter dans une Epître
Ou de Minerve ou de Junon,
Ou pour mettre ſur votre nom
D'autres ſobriquets héroïques,
Traînés dans les ſonnets antiques
Ou de Ronſard ou de Villon?

Parce qu'entre divers mérites,
Sujets si dignes de mes Vers,
De vos tables sans tapis verds
Les chances du jeu sont proscrites;
Qu'autour d'un ennuyeux loto,
Tout le bonheur de votre vie,
Ne dépend point de la sortie
D'un capricieux numéro;
Qu'au lieu de ce plat exercice,
Du temps sage appréciatrice,
Née avec un jugement sain,
Dans le fond de votre bergere,
De bons livres sous votre main,
Vous vous dérobez solitaire
Au tourbillon d'un monde vain,
Prendrai-je acte de la culture
Que vous tenez de la lecture
Pour vous afficher bel-Esprit,
Pour vous joindre au cercle en crédit

De ces ex-beautés dénigrantes,
Qui par réforme sont pédantes,
Et Philosophes par dépit ?

A Dieu ne plaise, que je blesse
Vos intentions & vos goûts !
Quelque vains que nous soyons tous,
Comme Riverains du Permesse,
Je consens, par délicatesse,
Que ces vers ne soient qu'entre nous ;
Je n'écris point sous double adresse,
L'une au public, & l'autre à vous.

C'est ainsi qu'une humeur discrete,
Bien qu'on sçache ce que l'on vaut,
Réprime en moi, lorsqu'il le faut,
La gloriole du Poëte.
Eh ! vous ne rirez que trop tôt
D'un défaut dont mon Art m'avoue.

Déja les zéphirs ſont plus chauds,
Et le char fleuri des Gémeaux,
Sur les derniers jours de ſa roue,
Nous amene des jours plus beaux.
J'irai donc vous chercher vers Sève;
Dans ce Parc riant qui s'éleve
Sur le penchant des verds côteaux.
Là, ſous l'ombrage des ormeaux;
Et plongeant de l'œil ſur la Seine,
Nous examinerons ſans peine,
Dans nos agréables débats,
Si l'altiere Philoſophie,
Dont mon ſiecle fait tant de cas;
Doit fiérement prendre le pas
Sur la divine Poéſie;
Si la Renommée a toujours
L'eſtime publique à ſa ſuite;
Si les écrits, pour avoir cours,
Ont beſoin d'un autre ſecours

Que d'un véritable mérite ;
Si le nombre est fécondité ;
Si la gloire contemporaine
Est toujours l'attente certaine
D'un nom chez la postérité :
Et si, malgré l'expérience,
Sur Pradon & sur Colleret,
Des temps pour faire le trajet ;
Il est des chambres d'assurance
Dans nos hôtels de Rambouillet.



LE SERIN.

UNE beauté chere à Catulle,
Rafolla jadis d'un moineau,
Malgré le fredon ridicule,
Et la roture de l'oiseau;
Vous placez mieux votre tendresse,
Celui que votre main caresse
Est un oiseau de qualité:
Par son chant, par sa gentillesse,
Digne d'être par-tout fêté;
C'est le héros de son espece,
Aussi charme-t-il sa Maîtresse,
Sur-tout quand de vos doigts mignons;
Lui prêtant des grâces nouvelles,
Vous lui faites des échelons
Qu'il parcourt en battant des aîles.
Votre jeune cœur en est fou,

Il voltige ſur la toilette ;
Il eſt ſur le ſein , ſur le cou ;
Sur la tête, il vous ſert d'aigrette ;
Qu'il vous déſriſe, il eſt baiſé
Entre vos levres demi-cloſes ,
Et le bec du petit ruſé
Semble pomper le ſuc des roſes.
Que l'oiſeau donc, ſi renommé
Pour avoir ſçu plaire à Lesbie ,
Cede au Serin non moins aimé ,
Qui charme votre fantaiſie.
Non , le chenevis parfumé
Et le nectar & l'ambroiſie
Qui nourrit le moineau Latin ,
Dans les bocages d'Idalie ,
Selon moi, ne vaut pas un grain
Du millet pris dans votre main ,
Par l'oiſeau dont la mélodie ,

Et l'aimable mutinerie
Vous amusent soir & matin.
Quand vous recevrez d'hymenée
Nouveau titre & nouveau destin,
Heureux qui dans cette journée
Prendra la place du Serin.



VERS

SUR UNE MONTRE A SECONDE.

Autour de l'émail circulaire,
Lorſque mon œil ne conſidere
Que l'inviſible mouvement
De l'aiguille qui, ſeulement,
Sous la convexité d'un verre,
Nous marque l'heure & le moment
A leur inſenſible paſſage,
Je me dis, le temps & l'ennui
Se ſont mis enſemble en voyage;
Je n'aurai jamais le courage
D'aller d'un pas ſi ralenti,
Au terme ordinaire de l'âge;
Mais quand je jette un œil plus ſage
Sur cette autre aiguille qui court
Rapidement dans ſa carriere,
Je vois trop de ma vie entiere,

Hélas ! combien l'espace est court.
Je lui crie, ah ! cruelle, arrête,
Tu vas faner le peu de fleurs
Dont la main des jeunes erreurs,
Vouloit encor parer ma tête ;
Mais elle fuit, c'est-là sa loi :
Le temps, le temps trop inflexible,
Dont elle est l'image visible,
Emporte au loin ma plainte & moi.
A cette aiguille fugitive,
Je dois du moins la flamme active
Dont elle anime mes instants ;
Par sa vîtesse qui me frappe,
Je sens bien mieux le prix du temps :
Plus il vole, moins il m'échappe.

A MADAME DE L....

Sur de mauvais Vers à sa louange.

QUEL est, dis-moi, charmante Eglé,
Cet adorateur de Province,
Qui ne se doutant pas que son talent soit mince,
S'en vient te haranguer sur ce ton emmiellé?
Bon Dieu! quel fatras de louanges!
L'amour-propre lui-même en seroit ennuyé,
Et tu me fais presque pitié
D'être belle comme les Anges.
La Cour fait tant d'Edits! eh bien j'en voudrois un
D'une forme toute nouvelle:
» De par le Roi, défense à tout sot importun
» De faire bâiller une belle
» Avec un éloge commun,
» Ainsi qu'aux mal-tournés de se mêler de danse,

» Aux voix bègues, de cadence,
» Aux barbouilleurs de fauxbourg,
» De prendre en leur main pesante
» Le pinceau qui nous enchante
» Sous les doigts de Loutherbourg.



SUR LA MALADIE DE MESDAMES.

Arâ ſub una ſe vovet hoſtia
Triplex. SANTEUIL.

MAL ſi contagieux, jetté dans notre ſein,
Dont l'atteinte eſt perfide & l'attaque ſoudaine,
Qui ſouvent dangereux juſques dans ton déclin
Montres toujours la mort prochaine;
Toi, qui même chaſſé par des philtres puiſſans,
Laiſſes encor ſur le viſage
Les veſtiges de ton ravage;
Où tu parois, tout fuit, amis, parens,
Tant les périls que tu préſentes,
Et les frayeurs que tu répands
Iſolent ceux que tu tourmentes.

Ah ! ſur la tige des BOURBONS
Tu n'as que trop ſoufflé d'homicides poiſons !
Eh ! quoi, monſtre impur & ſauvage,
As-tu donc juré dans ta rage,
De ſécher tous ſes rejettons ?

Etoit-ce peu que ta noire puiſſance
A nos yeux effrayés tout-à-coup découvrant
Le ſpectacle d'un Roi mourant,
Eût d'un crêpe funèbre enveloppé la France ?
Près d'un lit de douleurs, & d'un pere expirant,
Lorſque, par tant de ſoins, trois auguſtes Mortelles
Ont en vain combattu tes atteintes cruelles,
Acharnés de nouveau ſur le ſang de nos Rois,
Tes ſerpens auſſi-tôt ſe retournent contre elles,
Et les enlacent toutes trois.

Quel effort de courage en un ſexe timide !
On admire l'homme intrépide,

Qui, dans l'ivresse des combats,
Pour sauver son Roi du trépas,
De son corps lui fait une égide:
On vante justement la femme de Brutus,
Et l'épouse d'Admète, & celle de Pœtus:
On te bénit, on te révère,
Toi qui vins dans un souterrain,
Trompant la prudence sévère
D'un surveillant trop inhumain,
Soutenir de ton lait les foibles jours d'un pere
Contre les assauts de la faim.
Toutefois ces ames divines,
Ces courageuses héroïnes,
Etoient sûres dans leur effort
De ne perdre du moins leur secours ni leur mort.

Mais les Filles d'un Roi, dans leur zèle héroïque,
Prodigues envers lui de soins consolateurs,
Respirer les noires vapeurs

D'un venin qui se communique
Sans pouvoir s'assurer du fruit de leurs secours,
Sans goûter la douceur secrette
De se dire, s'il est des dangers que je cours,
Ce sont, aux dépens de mes jours,
Des jours plus chers que je rachette;
Mais sous un simple vêtement
Ceintes d'un humble lin, leur plus digne parure;
Dans leur fidèle empressement
Oubliant la grandeur pour être à la nature;
Soulever dans leurs bras un pere languissant,
A ses lèvres porter la coupe salutaire
Que leur amour compatissant
Cherche à lui rendre moins amere;
Le cœur déchiré par l'accent
De ses douleurs profondes & plaintives,
Entendre autour de soi tristement retentir
Et des jours & des nuits les heures si tardives
Pour qui souffre & qui voit souffrir;

Sans cesse auprès d'un pere en victimes s'offrir ;
Avec l'ame la plus sensible
Redoutant pour lui les horreurs
Du mal si souvent invincible,
Dont il éprouve les fureurs ;
Pour lui dérober leurs terreurs,
Lui présenter un front paisible
Et se faire l'effort pénible
De renfermer jusqu'à leurs pleurs :
O vous, ADÉLAÏDE, ô SOPHIE ! ô VICTOIRE !
Voilà votre courage, & voilà votre gloire.

Eh ! pour tout fruit d'un exemple si beau,
J'ai de vos tristes jours vu pâlir le flambeau,
Et l'ombre des cyprès s'avancer vers vos têtes,
Du lit de souffrance où vous êtes,
Prête à faire un triple tombeau !

Dieu juste, sagesse profonde,

Qu'eſt tenté d'accuſer notre eſprit incertain ;
Pour t'abſoudre aux yeux de ce monde,
Sans doute la vertu trouve un prix dans ton ſein ;
Mais de trois auguſtes Mortelles,
Daigne encor parmi nous prolonger le deſtin ;
Si le Ciel les attend, la terre a beſoin d'elles.



A M. LE MARÉCHAL DE DURAS,

Qui venoit de recevoir l'Ordre de la Toison d'Or.

SEMBLABLE au Héros de Colchide
Par la valeur & l'agrément,
Comme lui tant soit peu perfide
Dans plus d'un tendre attachement ;
Vous possédez cet art charmant
Qui rend les conquêtes faciles,
Et vous avez vos Hypsipiles
Que vous trompez passablement.
Jason, par une herbe magique,
Frappa d'un sommeil léthargique
La prunelle d'un fier dragon,
Et par cette ruse, dit-on,
Ravit la Toison métallique,
Qui pendoit en riche feston
Au pommier le plus magnifique.

Celle qu'on voit ſur votre ſein,
Honorable & riche apanage,
Vous arrive des bords du Tage
Sans tricherie & ſans larcin.
Grace à la Sorciere de Grèce,
Jaſon ravit la Toiſon d'Or;
A des charmes d'une autre eſpece
Vous devez un pareil tréſor;
Une Ambaſſade glorieuſe,
Un eſprit de tous les momens,
Une ame haute & généreuſe,
Ce ſont-là vos enchantements.



SUR LE RÉTABLISSEMENT DE LA MARINE.

DEPUIS que le Trident, ce levier des deux
Mondes,
Aux bouts de l'univers fit respecter les lys,
Qui ne connoît pas sur les ondes
Le faisceau des lauriers que nous avions cueillis ?
Sur le rivage de l'Afrique
Le croissant Barbaresque ensanglanté deux fois ;
Le lion d'Ibérie, & le lion Belgique
Fugissant sous nos coups, & cédant à nos loix ;
La chûte des remparts de Gêne
Et du marbre de ses Palais,
Sous le tonnerre des Français,
Devant les voiles de Duquêne,
Et Dugué-Troüin, & Jean-Bart,

Embrâsant des flottes rivales,
Le front même du léopard,
Sillonné vers Dublin par nos foudres navales ?

Devant la Hogue enfin, si de cruels retours
Fanerent ces moissons de palmes triomphales;
Mahon assiégé de nos jours,
Par le rival de Bing rétablir notre gloire;
Et de son fort démantelé,
Vit notre escadre & la victoire
Entrer dans son Port ébranlé.

O fortune ! tu te signales,
En abaissant par intervalles
Les Peuples même les plus fiers !
En différens climats que d'attaques fatales
Ont flétri de nouveau nos couronnes rostrales !
Que de cyprès attestoient nos revers !
En vain le zèle de nos villes
Avoit prodigué les trésors,

Pour reconſtruire ſur nos bords
D'autres citadelles mobiles,
Nos vaiſſeaux, maſſes inutiles,
Sous la lime du temps périſſoient dans nos Ports
Dans nos chantiers la hache oiſive
N'oſoit y façonner les pins
Devant la puiſſance attentive
De nos ambitieux voiſins;
Nous mettions en oubli ce grand art maritime,
Cette ſcience magnanime
Des Tourvilles & des Forbins,
Et de la défiance embraſſant les fantômes,
Nous avions laiſſé voir à l'Inſulaire ardent
L'emblême de ſes trois Royaumes,
Dans les trois pointes du trident.

Pour nous ſur les deux Mers un plus beau jour ſe leve,
Nous avons ſaiſi les inſtans,
Un corps d'édifices flottants,

Dans nos ports étonnés magiquement s'acheve ;
Et du rivage Magellan
Jusqu'aux climats de l'Indostan,
Nos vaisseaux commandés par de nouveaux d'Estrades,
Vogueront désormais libres, indépendants,
Et ne pourront plus dans nos rades
Etre enchaînés que par les vents.

Où sont ces Esprits dont l'audace
Ou le jugement trop léger,
SARTINE, à tes travaux, te croyoit étranger ?
Le Sage est ce qu'il veut, & s'instruit par sa place.
Tel fut le grand Colbert ; à ton nouvel emploi
D'une sphere étrangere il passa comme toi ;
Toujours égal à sa fortune,
Il soutint d'un bras éprouvé,
Le fardeau qu'une main commune
Auroit à peine soulevé.

Toi

Toi, qui du Code maritime
Viens d'enlever par d'heureux changemens,
La rouille que le temps imprime
Aux plus utiles Réglemens,
C'est sur l'autel de la Patrie
Qu'inhabile à la flatterie,
Je te présente un pur encens;
Un autre en un plus long ouvrage,
Errant de rivage en rivage,
Eût chanté de nos Ports les honneurs renaissans;
Eût couronné de fleurs l'ancre de l'espérance,
Eût peint la Liberté, le front ceint de lauriers,
Attachant de ses mains la corne d'abondance
Aux pouppes des Vaisseaux guerriers;
Moi, présageant les jours propices,
Que de ton Ministere amenent les prémices;
J'ai craint par trop de vers d'abuser de ton tems,
Et j'ai mesuré mes accens,
Non sur le prix de tes services,

Mais ſur celui de tes momens.
Puiſſent de la paix floriſſante,
Les rameaux être conſervés
Sous la ſauve-garde impoſante
De nos pavillons relevés !
Puiſſe l'heureux Trident, dominateur de l'onde,
Dont tant de Peuples ſont jaloux,
N'en aſſervir aucun, & les ſecourir tous,
Et ſervir d'équilibre aux intérêts du monde !



A UNE FEMME DE LETTRES,

En lui envoyant un Sac à ouvrage avec des aiguilles.

A Nos chants, Sapho, tu présides ;
Du Dieu des Vers le luth sçavant
Est entre tes doigts plus souvent
Que l'aiguille des Minéïdes,
Et je t'offre un foible présent
Que tu sais bien qu'on ne fait guères ;
Qu'à tout ce Peuple féminin
Qui pour pupître sous sa main
N'eut jamais que des chiffonnieres,
Dont le front coquet seulement
Ne ceint point ces vertes couronnes
Qu'au Parnasse tu vas cueillant,
Et dont l'éclat est plus brillant
Que les parures si mignones
Et les chapeaux du *Trait-galant* ;

Mais tu sais aussi que la fille
Du puissant cerveau de Jupin,
Aux heureux travaux de l'aiguille
Plus d'une fois prêta sa main ;
Tu sais combien cet art divin
Charma la jalouse Déesse,
Jusqu'où son orgueil indigné,
Qu'on eût égalé son adresse,
Porta sa fureur vengeresse
Sur l'industrieuse Arachné ;
Tu sais qu'à la sœur de Prochné,
Aux plus affreux tourments livrée,
L'aiguille, au défaut de la voix,
Servit d'interprête autrefois
Contre les crimes de Terée.
C'est elle qui, pendant dix ans,
Tint Pénélope en exercice ;
Et malgré la longueur du temps,
Cette arme funeste aux galans,

Sauva l'honneur du ſage Ulyſſe.
Il eſt cent chef-d'œuvres épars
Que l'aiguille à nos yeux étale,
Ses travaux ſont au rang des Arts,
Du pinceau l'aiguille eſt rivale.
Pour les Dieux elle eut des appas :
Dans tes loiſirs qu'elle te ſerve,
Tu ſeras quelquefois Pallas,
Mais tu ſeras toujours Minerve.



A JULIE.

LA fille d'Auguste, dit-on,
Célèbre autrefois sous ton nom,
Brûla pour le galant Ovide;
Et celui-ci trop peu secret,
Suivant sa vanité pour guide,
Banni par lettre de cachet,
Au fond des déserts de Scythie
Alla finir sa triste vie
Pour n'avoir pas été discret.
Moi, dans l'ardeur qui me domine;
Près de ta friponne de mine
Je n'ai point ce risque à courir,
Nous pouvons tous deux nous chérir,
Et sans craindre qu'on le remarque,
Donner à nos feux libre cours;
Empereur, Prince, ni Monarque

N'ont rien à voir dans nos amours ;
Aussi veux-tu que je t'adresse
Quelques fleurettes dans mes Vers ;
Mais je sçais peu, je le confesse,
Faire parade de mes fers,
C'est toujours par délicatesse
Que j'ai peu chanté ma maîtresse ;
Et c'est offenser, selon moi,
Celle à qui l'on donna sa foi,
Que de divulguer sa tendresse.
Le myrthe redoute le vent,
Arbre d'amour & de mystère,
Il veut un abri tutélaire,
Et ne vivroit guère en plein champ.
On peut pardonner à Catulle,
A Gallus, Properce & Tibulle,
D'avoir tant publié leurs feux ;
Leur indiscrétion charmante
Nous a valu ces Vers heureux,

Qui, ſemés de tendres aveux,
Ainſi qu'une ſource abondante,
Du fond de leur cœur amoureux
Couloient ſous leur plume élégante;
Et j'aime mieux, en vérité,
Même cette publicité
Qu'ils donnoient jadis à leurs flammes,
En ornant du nom de leurs Dames
Leurs hymnes chauds de volupté,
Que cette réſerve traîtreſſe
Des vains Rimeurs de notre temps;
Dont les hommages tranſparens
Laiſſent deviner leur Lucrece,
Qui de ſang-froid parlent d'ivreſſe,
De feux & de tranſports brûlans;
Auteurs & galans par manie,
Encore enfans par le génie,
Mais amans déjà vétérans:
Tous ces Narciſſes demi-chauves,

Qui n'ont vécu qu'en des alcoves,
Si l'on n'en croit à leurs écrits,
Et dont les frivoles esprits
Font si souvent gémir la presse
En l'honneur de leurs rendez-vous,
Feroient mieux pour eux & pour nous,
De n'ennuyer que leur maîtresse.



ENVOI
D'UN SOUVENIR.

DIMANCHE, eſt jour de repos ;
Mais de vous, jeune Climene,
Un ſourire, un ſeul propos
Trouble plus d'une ſemaine.

Lundi, c'eſt Lune, dit-on ;
Tout ce qu'on perd de raiſon
Chez elle eſt mis en fiole.
Qui vous voit, de vous raffole :
Oh ! que ce minois divin
Doit remplir le magaſin !

Mardi, Mars, Dieu des alarmes,
Toujours armé, furieux :
L'Amour a bien d'autres armes,
Et ſa forge eſt dans vos yeux.

Mercredi, Mercure; il eut
Un emploi de complaisance,
Dont peu d'estime il reçut:
De la Renommée, en France
Il s'est fait le substitut.
Chaque mois, le Dieu voyage,
Il embouche le clairon;
En faveur de votre nom
Il publiera mon hommage.

Jeudi, Jupiter; il fit
Ses caravanes sur terre;
En cygne, en or, en tonnerre
Le galant se travestit,
Il trompa toutes les belles;
Mais, voyant vos traits si doux,
Mortelles, comme immortelles,
Il eût tout quitté pour vous.

Vendredi, jour de Vénus,
Jour plus chéri qu'aucun autre,
Mille attraits vous sont échus:
Jour de Vénus est le vôtre.

Samedi, jour du sabbat,
Fête dans la Synagogue:
Mais tenez galant Sénat,
Il sera bien plus en vogue.



BOUTADE

A M. B****.

Sage manqué, Mortel loyal,
Plein d'honneur & d'inconséquence,
De bonhommie & de jactance;
Tête exaltée & cœur égal;
Homme sans ordre, homme sans heure;
Mais ami de tous les instans;
Censeur éclairé, que ne leurre
Aucun phœbus, ni faux brillans;
Enthousiaste de Montagne,
Quelquefois rival de Regnier,
Comme le vieux de la Montagne;
Sans être brigand ni sorcier,
Que fais-tu seul à la campagne?

A travers champ, suivant ton chien,
Vas-tu dans le cerveau d'un lievre,

Lancer le plomb qui manque au tien?
Dominé par une autre fievre,
Fievre chaude à redoublement,
Faisant ta prison de ton gîte,
Laisserois-tu croître en rimant,
Sur ton menton barbe d'Hermite?
Mais non: des volages échos,
Si j'en crois la voix indiscrette,
La ferme, en son agreste enclos,
T'a fait guetter quelque fillette;
Et tu caches dans ta retraite,
Ton Amarillis en sabots.
Toutefois c'est trop te repaître
De ce goût bizarre & nouveau,
C'est trop jouer du chalumeau
Avec ta passade champêtre;
Garde-toi bien de t'endormir
Sur des jouissances si douces;
Même à la ferme on sçait trahir;

Un Lubin de cinq pieds six pouces,
D'ici pour toi me fait frémir.
Pour être trompé bien en forme,
Il ne te faut, sans beaucoup d'art,
Qu'un cotillon dansé sous l'orme,
En ton absence, & sur le tard.

Hé! d'ailleurs, que dire à ta belle;
Que lui dire le long du jour?
Iras-tu descendre pour elle,
Du Parnasse à la basse-cour;
Mettre ton Pégase à l'attache
Tout à côté de ses dindons,
Et tirer le lait de sa vache?
Iras-tu par vaux & par monts,
Prendre pour elle la houlette,
Garder & compter ses moutons,
Comme Apollon fit ceux d'Admete?
Dieu des Vers & de la santé

Apollon aux bord de l'Amphryse,
Si tard qu'il se fût anuité,
Vêtu de l'immortalité,
Ne craignoit le vent ni la bise.
Laisse ta Brunette au teint bis,
Et revole vers nos coquettes,
Que, depuis trois mois dans Paris,
Tu fais jeûner de tes fleurettes.
Leur babil de grace est pourvu,
Leur folie inspire la joie;
Toutes, du moins, ont-elles vu
Autre chose que tirer l'oie.
Au bout de quarante printemps,
De ton aveu; ce n'est plus l'âge
De prétendre à maîtresse sage;
Ni de brûler de feux constans.
Ainsi, plus que quadragénaire,
Si le temps, sur le doux mystere,
Ne te dit point encor: holà;

Va, rien ne t'es plus ſalutaire
Qu'une caillette à falbala
Qui déraiſonne pour te plaire ;
Selon tes vœux, & par-delà.
Tu connois bien certaine Veuve
Aimable, & qui te plaiſoit fort ?
Veuve, d'une eſpece aſſez neuve,
Car feu ſon mari n'eſt pas mort.
Le volage, hors de la France,
A pris autre femme, autre amour ;
Et, pour l'hymen qu'il recommence ;
Suit la Confeſſion d'Ausbourg,
En vertu de ſon inconſtance.
Pour notre Ariane nouvelle,
Elle a bien ſçu ſe détacher
De l'époux qui rompt avec elle,
Et ſur la cîme d'un rocher
Ne pleure point ſon infidelle :

Jeune encore, avec de beaux yeux,
Elle est en fonds contre un volage,
Redevient libre, & de son mieux
Adoucit l'ennui du veuvage.
O des belles, amant bannal!
Reviens, mais reviens au plus vîte,
Chez cette belle où je t'invite,
Et non dans le Palais Royal,
Ni sous ce Parnasse à lanternes (1);
Où ne figure pas trop mal
Tout l'essaim des talens modernes.

(1) *Le Café appellé* le Caveau.



A MADEMOISELE DE***.

Qui avoit l'habitude de veiller.

HE! quoi, des heures de repos
Faire des veilles meurtrieres,
Et fouler aux pieds les pavots
Qui devroient couvrir vos paupieres?
Vous fiez-vous à vos vingt-ans?
Ou, lasse de vos agrémens,
Dans votre nocturne manie,
Voulez-vous, sous un œil éteint,
Remplacer les fleurs d'un beau teint
Par la pâleur de l'insomnie?
Hélas! sur les aîles du temps,
La beauté s'envole assez vîte!
Ne précipitez point sa fuite
Par des caprices imprudents.
Héro veilloit, mais pour attendre

Le jeune & fidele Léandre,
Qui bravoit un ciel obſcurci
Et l'onde en courroux, pour ſe rendre
A ſon tête-à-tête chéri.
Pénélope faiſoit auſſi
De ſes nuits l'entier ſacrifice;
Attendant toujours ſon Ulyſſe,
Objet de ſon tendre ſouci.
Mais vous, qui, malgré la couronne
Dont les Graces vous ont fait don,
Semblez vivre dans l'abandon
Des droits que la beauté vous donne;
Vous dont l'eſprit ſe paſſionne,
Non le cœur; vous enfin, dit-on,
Qui n'attendez jamais perſonne,
Quel eſt donc ce travers nouveau?
Vénus, aux couleurs ſi vermeilles,
N'a point choiſi pour ſon oiſeau
Le hibou, triſte amant des veilles.

Au ſommeil laiſſez-vous gagner ;
Car, de votre couche déſerte,
C'eſt trop long-temps vous éloigner ;
Et de vos nuits, en pure perte,
L'Amour commence à s'indigner.
Il venge l'affront qu'on lui cauſe :
Optez donc, & dès aujourd'hui,
Ou dormez lorſque tout repoſe,
Ou veillez quelquefois pour lui.



A M. LE MARQUIS DE MONTEYNARD.

NON, ces farouches Insulaires,
Du Génois jadis tributaires,
Et que nos armes ont vaincus,
Les Corses, qui un cœur sincere
Rendent à ton grand caractere
Les hommages qui lui sont dus,
Ne sont point un peuple vulgaire,
Puisqu'ils ont senti tes vertus :
La justice & l'honneur t'animent,
Voilà tes premiers droits sur eux.
Né bienfaisant & généreux,
Tu les combattis, ils t'estiment.
Dans leur impatiente ardeur,
Du haut de leurs rochers sauvages,
Leurs cris élancés vers nos plages,
T'ont demandé pour Gouverneur.
Ton Roi, d'une main libérale,

Veut joindre à ce titre flatteur
Les dons que la fortune étale,
Et qu'exige un nouvel honneur.
Mais, ô vertu sublime & rare !
L'intérêt public est ta loi,
Tu restreins les dons de ton Roi * ;
Tu n'es point de ce siecle avare :
Quelque poste où tu sois placé,
Sur tous les cœurs ainsi tu regnes
Par ce cœur désintéressé
Pur comme l'or que tu dédaignes.
L'envie a respecté ton nom,
En tout lieu ta gloire est semée,
Les cent voix de la renommée
Sont pour toi seul à l'unisson.

(*) Le Roi vouloit affecter 60000 liv. au Gouvernement de l'Isle de Corse ; M. de Monteynard pria le Roi de les réduire à moitié.

LA MORT DE CÉSAR.

Traduction de Virgile.

SOLEIL, as-tu jamais par des prodiges vains,
Par des ſignes menteurs abuſé les humains?
Tu préſages ſouvent & les perfides trames,
Et les diviſions qui couvent dans les ames;
C'eſt ainſi que le jour où Céſar eſt tombé,
Tu perds de ta lumiere, & ton diſque plombé
Se conformant au deuil dont Rome étoit remplie,
D'une éternelle nuit menace un ſiecle impie;
Tout nous ſervit d'augure & la terre & les eaux,
Les chiens hurlans dans l'ombre, & les cris des corbeaux:
Combien de fois d'Etna la fournaiſe brûlante
Vomit en ſe rompant la lave ruiſſelante,
Et répandant au loin la flamme en tourbillons,
D'un déluge de feux inonda nos ſillons?
D'inconnus tremblemens les Alpes treſſaillirent,

Des bruits d'armes dans l'air vers le Rhin s'entendirent,
Des forêts il sortit de lamentables voix ;
Des fantômes le soir errerent dans les bois,
L'ivoire à nos autels & l'airain dégoutterent :
Prodige encor plus grand ! les animaux parlerent ;
Que de gouffres ouverts, de courans arrêtés !
Le fougueux Éridan aux flots précipités,
Roi des fleuves, si fier de ce titre superbe,
D'une onde tournoyante entraîne comme l'herbe
Les pins déracinés, l'étable & les troupeaux :
Le glaive est-il plongé dans le flanc des taureaux ?
Le viscere y pâlit, & le Prêtre en frissonne ;
Une source de sang au fond des puits bouillonne ;
Les loups dans nos remparts poussent des hurlemens ;
Le Ciel, quoique serein, s'entr'ouvre à tous momens,
L'éclair presse l'éclair, & la comète ardente
Traîne au loin dans les airs sa queue étincelante.

Aux champs de Macédoine aussi l'on vit aux mains

Une ſeconde fois Romains contre Romains :
Et les Dieux ont ſouffert que deux fois ma patrie
Engraiſsât de ſon ſang les plaines d'Emathie!
Loin de ces temps ſans doute & de guerre & d'hor-
reur,
Dans ces champs malheureux un jour le Laboureur,
En promenant le ſoc, heurtera, non ſans tranſes,
Et les caſques rouillés & les tronçons des lances,
Et fixera les yeux dans ces ſillons nouveaux,
Sur ces grands oſſemens, depouille des tombeaux.



A MONSIEUR LE COMTE DE BIELINSKI.

J'AI ſçu que la main de la Parque ;
Pour trancher vos jours les plus beaux ,
Entr'ouvrant ſes affreux cizeaux,
Vous alloit jetter dans la barque
Du nocher des bords infernaux.
Un Dieu qui prend pitié de l'amitié fidelle ;
Et ſçavoit de quels traits mon cœur ſeroit percé,
Vous a ſauvé de la cruelle,
Et le péril étoit paſſé
Lorſque j'en appris la nouvelle.
L'air de Dantzick eſt trop peu ſain pour vous ;
Après le climat de la France.
Pourquoi changer de réſidence ?
Vous étiez ſi bien parmi nous !
La ſcène de nos ridicules ,

Tant de Beaux-Esprits en patins,
Et nos grands Faiseurs d'opuscules,
Nos efféminés Paladins,
Nos Abbés à bonnes fortunes,
L'après-soupé dans nos jardins,
La médisance au clair de lune;
Nos Soldats faisant du filet;
Des hommes-femmes le caquet;
Tant de vétérances Pagodes
Ne respirant que le plaisir,
A l'affût de toutes les modes;
Et jurant de ne point vieillir;
Nos intriguans, ou de la Ville;
Ou du Parnasse, ou de la Cour,
Tout cela divertit, tout cela chaque jour
Fait faire à l'Etranger digestion facile;
Quand jeune & sage, & malin comme vous,
Il sçait rire du monde & s'amuser des fous.
Revenez donc où l'on vous aime,

Et qu'une chaiſe à la dalême
Vous ramene au plutôt d'un Etat démembré;
Où tant de diſcorde ſubſiſte,
Et ſépare le Royaliſte
D'avec le fier Confédéré.
Vos climats déſormais vous rendroient cacochyme.
Hé! pouvez-vous balancer un moment?
Comte, c'eſt de l'amuſement
Qu'on vous propoſe pour régime.



A MONSIEUR LE MARQUIS DE SAINT-MARC.

A La franchiſe militaire,
A la ſcience du bon ton,
Au talent ſi rare de plaire
Tu joins l'art d'orner la raiſon;
Le Parnaſſe eſt ta garniſon,
Et la lyre t'eſt familiere
Autant que le fut l'eſponton.

A ce ſpectacle où Polymnie
Voit lutter les opinions (*),
Où le fiel de la zizanie,
En l'honneur de nos Amphions,
Eſt verſé pour libations

(*) Alluſion aux querelles de la Muſique.

Sur les autels de l'harmonie,
Ta Melpomène en gantelets,
D'attitude chevaleresque,
Offre des siécles bannerets
L'histoire vive & pittoresque.

Sans les gloires du magasin;
Sans ces radieuses momies
Qui descendent d'un ciel serein
Sur des nuages à poulies,
Sans éclairs à l'esprit-de-vin;
Sans vols boiteux le long d'un cable;
Sans les Diables, & sans les Dieux,
Et tout l'attirail de la fable,
Tu sçais intéresser nos yeux,
Notre esprit, notre ame encor mieux,
Par une action véritable.

C'est ton Apollon martial
Qui vient nous ouvrir la carrie[illegible]

De l'Opéra national,
En même temps que la barriere
De cette lice meurtriere
Où Raimond abat son rival (*).

As-tu posé cette trompette ?
Comme Guerrier, comme Poëte ;
Tu chantes l'essor glorieux
De ce belliqueux Lafayette ;
Jeune Hector qui part sans adieux ;
Et court dans un autre hémisphere ;
Jaloux de signaler son nom,
Offrir son bras auxiliaire
Aux Républicains de Boston.

Autre image plus pacifique !
Tu te plais à dresser aux mœurs
Un nouveau théâtre comique

(*) Dans l'Opéra d'*Adelle de Ponthieu*.

Tes

Orné de hochets & de fleurs.
Tes scènes simples & morales,
Un dialogue à sentiment,
Forment bien mieux le peuple enfant
Que les leçons Collégiales,
Ou les gloses catéchismales
De la Béguine d'un Couvent.

Ainsi, vainqueur du ridicule,
Que nos vicieux du bel air,
Par jalousie & sans scrupule,
Jettent sur l'Auteur noble & fier;
Dont la plume avec avantage
Sert les droits de l'honnêteté,
Tu poses sur ton moindre ouvrage
Le cachet de l'utilité.



L'AVEUGLE DE PALMIRE.

ACANTE dans Palmire, au matin de ses ans,
Hélas ! avoit perdu le plus cher de nos sens ;
Une lymphe épaissie autour de sa paupière,
Fermoit languissamment ses yeux à la lumière :
Acante cependant aimoit, étoit aimé.
A blesser par la vue, Amour accoutumé,
Changea de traits. Aimer sans voir, l'exemple est rare ;
Mais être aveugle & plaire est encor plus bizarre ;
A l'aveuglement près, le jeune Acante est beau ;
Et tel on peint l'Amour quand il porte un bandeau.
Eglé, de tous ses pas la fidele compagne,
Le guidoit par la main, soit que dans la campagne
Il errât avec elle à l'ombre des palmiers,
Soit que de ses voisins il cherchât les foyers ;

Le besoin qu'il avoit d'un secours si propice
Attachoit près de lui sa jeune conductrice :
Consolé, presqu'heureux dans un si grand malheur,
Le bras qui le soutient fait palpiter son cœur,
Il soupiroit pourtant. Ne point voir ce qu'on aime ;
Se sentir comme absent en sa présence même !
Eglé, comme on le croit, se donnoit plus d'un soin,
S'enquéroit du remede, & le cherchoit au loin ;
Quelquefois gravissant les montagnes voisines,
Peut-être, disoit-elle, errant sur ces collines,
Peut-être sous mes pieds je foule en ce moment
L'herbe dont la vertu guérissoit mon amant.
Voyoit-elle d'un roc jaillir une eau limpide ?
Hazardant du rocher la descente rapide,
Elle tendoit un vase au passage des flots,
Et sur les yeux d'Acante elle épanchoit ces eaux.

Cependant un bruit court que dans le voisinage,
Un Vieillard a paru de retour d'un voyage ;
Qu'un végétal de l'Inde apporté par ses mains,

A la clarté du jour rouvroit les yeux éteints :
De quel zele animée & de quelle efpérance
Eglé court du Vieillard implorer l'affiftance !
Vous rendriez la vue ! Une herbe a ce pouvoir !
Ah ! fi vous me fervez, fi mon Amant peut voir,
C'eft moi qui vous devrai le bonheur de ma vie.
Je pourrai, lui dit-il, contenter votre envie.
C'étoit dans ces beaux jours, où l'Aftre des faifons,
Dégagé des frimats qui voiloient fes rayons,
Lui-même à nos regards découvrant l'œil du monde,
Répand fur l'Univers fa lumiere féconde,
Fait circuler la féve, & dans les végétaux
Porte des fucs plus prompts à foulager les maux.
Sous de jeunes palmiers, auprès d'un cedre antique,
Se deffine une enceinte, un afyle ruftique;
Le Vieillard fe rendra fous cet ombrage frais;
Acante avec Eglé vient dans ce lieu de paix.
Sur un tertre couvert de mouffe & de verdure,
Amphithéâtre orné des mains de la Nature,

Des filles du canton un essain empressé,
Avec un doux tumulte à l'envi s'est placé.
Devant cette assemblée ingénue & riante;
Acante vient, paroît, & languit dans l'attente.
Eglé part & s'élance : Ah! dit-elle au Vieillard,
A vos soins généreux laissez-moi prendre part;
Autant que je le puis, qu'au moins je contribue
A rendre à mon Amant le bienfait de la vue;
Ces sucs, dirai-je un jour, c'est moi qui les filtrai;
J'en deviendrai plus chere aux yeux que j'ouvrirai.
Le Vieillard attend tout de l'herbe bienfaisante,
Et quelque chose aussi des doux soins d'une Amante:
Pour recevoir le suc dans cette herbe caché,
Le visage en arriere, Acante s'est penché;
De ses doigts délicats, goutte à goutte elle exprime
Sur de débiles yeux l'herbe qui les ranime;
Long-temps de la paupiere elle humecte le tour;
Enfin le jeune Acante alloit revoir le jour:
Mais la mere d'Eglé, mere tendre & severe,

La tirant à l'écart : Tu sçais si tu m'es chere ;
Te voir heureuse, Eglé, voilà mes premiers vœux :
Mais redoute un peu plus un penchant dangereux ;
Tu te crois adorée, & sur quelle assurance ?
L'amour, ma chere Eglé, n'est que la préférence ;
Ton Amant au hasard s'est rangé sous tes loix ;
Et, privé de la vue, il n'a pu faire un choix.
Mais veux-tu l'éprouver ? tu ne tarderas gueres,
Mêle-toi, sur ce tertre, à ces jeunes Bergeres ;
L'Amour doit l'éclairer sur un choix aussi doux,
Va donc, qu'il te devine, il sera ton époux.
Dans le grouppe enchanteur la voilà confondue,
Acante entrevoyoit, il recouvre la vue ;
Acante ouvre les yeux, il ne cherche qu'Eglé :
Quel spectacle imprévu frappe son œil troublé !
Mille objets ravissans, mille graces naïves
Tiennent de ses regards les prémices captives.
Tel un parterre orné du mélange des fleurs,
Etale à notre vue & confond leurs couleurs.

Tant de jeunes beautés charment les yeux d'Acante,
Et dans aucune encore il ne voit son Amante ;
Il observe, il approche ; un de ces doux objets,
Au passage arrêtoit ses regards inquiets,
Sa vue est en suspens, son ame est interdite,
Dieux! se dit-il, est-ce elle? Il s'alarme, il hésite ;
Prends garde, Acante, Eglé reçut en vain ta foi,
Si ton œil se méprend, elle n'est plus à toi ;
Ton cœur ne la voit pas! ton Amante fidelle,
Si tu la méconnois, te pardonnera-t-elle ?
Acante en soupirant regarde vers les Cieux :
Grands Dieux! s'il faut la perdre, ah! refermez mes yeux.
Sur ces jeunes objets pleins de charme & de grace,
Son œil irrésolu passe encore & repasse ;
Enfin à des regards où le trouble & l'amour,
Et la crainte & l'espoir se peignoient tour à tour,
Ah! c'est elle, & soudain il vole à son Amante,
Il tombe à ses genoux...! chere Eglé...! cher Acante.

SUR LA PAIX DE 1763.

Paix céleste, Paix désirée,
Toi, qui de l'âge d'or consacras les beaux jours;
Reviens, mais reviens pour toujours.;
Le prix des biens n'est que dans leur durée.
Fille de la raison & de l'humanité,
Mère de l'abondance & de la sûreté,
Le Commerce t'attend pour verser ses richesses;
La France a besoin de tes dons,
Tu vaux bien mieux que ces prouesses
Qui désolent la Terre & que nous admirons.
De l'Europe change la scène,
Referme à double tour les portes de Janus,
Que la Tamise, & le Tage, & la Seine
Ne portent plus au Dieu de la liquide plaine
Que des flots amis en tributs.
Assez dans leurs grottes humides

L'effroi glaça les Nymphes de l'Oder,
Trop long-temps le bord du Weſer
Fut hériſſé de piques homicides.
Et des champs de Caſſel Cérès aux cheveux blonds
Sous le char du Dieu Mars vit fouler les moiſſons,
Trop de ſang répandu ſur des rives fécondes
Teignit les Ports de l'Inde, & les Mers des deux
Mondes.
Charles, George & Louis, en de plus doux projets,
A ces lauriers ſanglans que donne la victoire
Vont préférer le rameau de la Paix,
Et l'intérêt public, aux fureurs de la gloire.
Vous Choiſeul, Grimaldi, Nivernois, & Bedfort,
Des Rois votre génie a préparé l'accord.
Vous méritiez l'honneur d'éteindre leur tonnerre
Et de ſigner pour eux le bonheur de la Terre.

Mois de Mai, mois ſi plein d'appas,
Epoque où nos Guerriers partoient pour les combats,

Tu ne revenois point ſans ſemer les alarmes,
Meres, Epouſes, Sœurs ſe plaignoient au Deſtin ;
Sur les fleurs qui paroient leur ſein
Le ſentiment faiſoit tomber des larmes.
Tout eſt changé ; ton doux retour
N'afflige plus la Nature & l'Amour.
Plus de triſtes adieux, & les préſens de Flore
Ne ſeront plus mouillés que des pleurs de l'Aurore.



LA VERTU

SOUS LA SAUVE-GARDE DE LA MUSIQUE.

ATRIDE est nommé Chef des Princes de la Grèce,
Qui courent d'Ilion briser la forteresse ;
Le nom de Roi des Rois, l'ardeur des Matelots,
Tout le presse à l'envi de traverser les flots ;
Toutefois au moment de tenter sa conquête,
Un sentiment secret l'importune & l'arrête.
La Reine est belle, il l'aime, il va s'en séparer,
De mouvemens jaloux il se sent dévorer :
Dans la guerre, après tout, quel intérêt l'engage ?
L'honneur de Ménélas, qu'une parjure outrage.
Ira-t-il, du sien même abandonnant le soin,
S'exposer à l'affront qu'il court venger au loin ?
Comment mettre en repos sa tendresse jalouse ?
Il place un Surveillant auprès de son épouse ;
Il part. Egyste espere, & bientôt à sa Cour
Ne peut plus contenir un violent amour.

Grande Reine, dit-il, j'aime ; c'eſt une offenſe,
Un crime à m'attirer toute votre vengeance ;
L'orgueilleux Ixion n'oſa pas plus que moi,
Lui qui de Junon même oſa tenter la foi ;
Lui qui s'étoit flatté, dût-il d'un coup de foudre
Dans ſes embraſſemens être réduit en poudre,
De ſéduire le cœur de la Reine des Cieux,
Et de boire un moment dans la coupe des Dieux.
Mais de vos yeux ſur moi punirez-vous le crime ?
Déjà, de mon amour quand je ſuis la victime,
Quand sûr de vous déplaire en déclarant mon feu,
Je n'ai pu ſur ma bouche arrêter mon aveu.
Ce qu'il craint, il l'éprouve, & la Reine ſevère
Accable de dédains cet Amant téméraire ;
Mais il eſt jeune, adroit, il échappe aux témoins,
Il s'empreſſe en ſilence, il fait perdre des ſoins ;
Que dis-je ? il ne perd rien. La Reine eſt moins farouche :
Aimer, c'eſt trop encor ; mais la pitié la touche :

C'eſt beaucoup pour Egyſte, & vainqueur du dédain,
Il ſe flatte déjà d'un triomphe prochain;
Il en eſt loin encor : Clytemneſtre balance,
Lui ravit tour à tour & lui rend l'eſpérance;
Lorſqu'il penſe toucher au myrte le plus beau,
Une inviſible main écarte le rameau :
La veille il a trouvé Clytemneſtre ſenſible;
Le lendemain tout change, il la trouve inflexible :
Il découvrit enfin quel rare Surveillant
Agamemnon près d'elle avoit mis en partant;
Par d'auſteres accords cet Argus harmoniſte
Défendoit ſa vertu des attaques d'Egyſte,
Et de l'Amour confus tous les traits repouſſés,
Sans force autour de lui retomboient émouſſés.

A MADAME LA COMTESSE DE GRISMONDI,

Dont j'ai traduit quelques Sonnets Italiens.

JEUNE & charmante Ultramontaine,
Et si brillante & si peu vaine
Des dons que le Ciel vous a faits;
Le Traducteur le moins stérile
Ne peut pas plus rendre les traits
De votre esprit vif & facile,
Que le Peintre le plus habile
Ne peut exprimer vos attraits.
C'est rarement qu'avec succès
Dans l'art de traduire on s'exerce;
Les langues perdent au commerce,
Leurs échanges sont au rabais.
Le Copiste le plus fidelle
Est pour le Lecteur dégoûté
Semblable à l'Amant maltraité,

À qui sa Dame trop cruelle
Tient moins compte, plus elle est belle,
De sa vaine fidélité.
Pour vous que les Muses inspirent,
Dont au jour les beaux yeux s'ouvrirent
Dans ce territoire des Arts,
Berceau de Virgile & du Tasse;
Quoique j'aie un nom au Parnasse
Qui m'ait attiré vos regards,
Quoique sur-tout votre suffrage
Ait enorgueilli mon courage,
Laure nouvelle, ô GRISMONDI!
N'est-ce pas être trop hardi
Que de toucher à votre ouvrage?
Faite pour orner l'Hélicon,
Trop oisive par modestie,
Lorsqu'une douce fantaisie
Vous amène au sacré Vallon,
De quel favori d'Apollon

N'exciteriez-vous pas l'envie ?
Qui lit vos vers plein d'harmonie
Se ſent toucher profondément
Par mille grâces naturelles,
Dont n'approchent que rarement
Avec leurs phraſes les plus belles
Nos Merveilleux à ſentiment.
Parlez-vous d'ardeurs mutuelles ?
Eſt-ce d'ingrats que vous rêvez ?
L'Amour a tiré de ſes aîles
La plume dont vous écrivez.



A M. T.

A M. TROCHEREAU,

Commiſſaire de la Marine.

SAGE, ſi fou des beaux écrits
De la Grece & de Rome antique,
Toi, dont les clartés font la nique
A nos plus hupés Érudits,
Tu commences à n'y voir guere,
Pour avoir trop à la lumière
Lu ce Poëte plein de feu,
Chantre d'Achille le colère;
Permets que je te gronde un peu
D'un fanatiſme littéraire.
Cet Homère, à qui tu fis vœu
D'adoration ſi ſincère,
Perdit, je ne ſais à quel jeu,
De ſon vivant, ſon luminaire:
Veux-tu reſſembler à ton Dieu?
L'expérience en eſt commune;

Ce Bélisaire ambitieux,
Pour être épris de la Fortune,
Comme elle, fut bientôt sans yeux.
Ah! supprime tes doctes veilles,
Et que ce Poëte attachant,
Si rempli de rares merveilles,
Perde son charme au jour tombant.
Pour moi, si jamais je dois être
Un Quinze-vingt de mon canton,
Ce ne sera de la façon
De Virgile ni de son Maître;
J'en jure ici ce Dieu fripon,
Que j'ai servi toute ma vie:
Plein d'une douce fantaisie,
J'aime bien mieux pâlir souvent
Sur quelque Livret bien vivant,
Papier fin, jolis caractères,
Que de passer les nuits entières
Pour ne m'aveugler qu'en Savant.

DISCOURS

Prononcé à une Académie d'Hommes & de Femmes.

RIANT Lycée, ô toi qui passes
Tous les autres en agrémens,
C'est dans ton sein que les talens
Sont reçus au scrutin des Graces.
Que de plaisir joint aux honneurs
Rendra ce séjour délectable,
Que le Temps autour de son sable
Doit voir entrelacer de fleurs !
Au lieu de ces Salles sans glace,
Au vieux vitrage, aux vieux lambris,
Où l'élite des Beaux-Esprits
Trois fois la semaine prend place,
Nous aurons de brillans Sallons,
Où par-tout, sous diverses faces,
Par vos portraits toujours mouvans,
Entre quatre murs transparens,

Je verrai répéter vos graces :
Au lieu des bureaux imposans,
Dont l'appareil scientifique
Embarrasse la Salle antique
De tous nos modernes Savans,
Ce sera sur des chiffonnieres
Qu'on feuilletera les Buffons,
Comme on écrira des chansons
Et des vers à la Deshoulieres.
Au lieu des fauteuils à grands dos,
Où, devant un Vocabulaire,
Merveille n'est qu'au bruit des mots,
S'assoupisse plus d'un Confrere,
Faute de voir quelques Saphos
Dont le minois & les propos
Chassent la vapeur somnifere,
Pour nos entretiens, nous aurons
Des ottomanes, des bergeres,
Où jamais nous ne dormirons.

Et quant aux immortels jetons,
Oh ! nous ne les envierons gueres ;
Belles, auprès de vous s'asseoir,
Vous adorer, quoiqu'en silence,
Enfin vous entendre & vous voir,
Est-il plus beau droit de présence ?



LES ACCIDENS.

CHER Damon, qui reçus des Cieux
Les meilleurs lots de cette vie,
Force de corps, esprit joyeux,
Et par-dessus ces dons heureux,
Quelques grains de métromanie,
Tu sais que pour avoir dans le métier des vers
Cueilli de ces lauriers qui restent toujours verds,
Je fus mordu serré par la dent de l'Envie;
Sa fureur est dans l'ordre, elle rampe, elle mord:
Chacun sa tâche; il faut remplir son sort.
Mais les chiens, race débonnaire,
N'avoient pas encor fait la guerre
Aux Enfans du sacré Vallon;
Et voilà cependant que sans respect du nom,
Jean-Jacques renversé par terre,
S'est vu presque jetté sur les bords infernaux
Par un Danois de brusque allure,

Qui s'entendoit, j'en fais gageure,
Avec le Dogue aux trois museaux :
Et voilà qu'à l'Auteur d'Emile
De ce côté fâcheux mon destin m'assimile.
Maudits soient ces deux chiens, comme l'arbre fatal,
Qui, loin de suivre Horace aux doux sons de sa lyre,
Tombe sur ce mortel que Calliope inspire,
Et pense l'envoyer au manoir infernal.
Hélas! à l'improviste arrive ainsi le mal;
L'accident le plus proche est à trop de distance
Pour qu'on puisse le prévenir,
Et le Ciel qui de l'avenir
Nous refusa la connoissance,
Nous laisse, pour toute science,
Expérience & souvenir.
Faut-il si haut s'en plaindre, & prendre tant d'alarmes?
Je n'en crois rien. L'avenir est couvert :

Qu'importe ? on y gagne, on y perd.
Les maux prévus pourroient épargner quelques larmes ;
Les biens prévus aussi n'auroient point tant de charmes :
Et toujours d'un côté la fortune nous sert.
Être borné par ta nature,
Si tu ne peux voir en avant,
Du coup qui te menace en cette nuit obscure ;
Si tu ne peux sentir le vent,
Toutefois n'en vas pas conclure
Que tu dois vivre à l'aventure,
Et des dez du hasard te servir trop souvent.
Au défaut de la prévoyance,
Qui placeroit les momens dans ta main,
Sur le chemin du Temps pour sonder le terrain,
Prends le bâton de la prudence.
Cependant, sans trop t'appuyer,
Il pourroit ou rompre, ou plier.

Prudence humaine que l'on fête,
N'est point une patrone, à bien l'apprécier,
Qui nous doive tourner la tête :
On a beau la tenir pour personne de poids,
Ainsi que l'Espérance, elle trompe par fois.
L'Etourdi, dans sa course agile,
Quelquefois même l'Insensé,
Se sauve d'un sable mobile,
Où, malgré sa marche tranquille,
Périra le Sage enfoncé.
Homme si foible & si fragile,
Qui heurtes cent périls, semés de tous côtés,
Ne crains trop, ni trop peu; fuis les extrémités.

A M. MERARD DE SAINT-JUST.

DANS tes vers légers & coulans,
Où l'oreille sent peu la rime,
Où la tendre amitié s'exprime,
Et t'exagere mes talens;
Tu me nommes Roi du Parnasse;
Mais à cette sublime place,
Ami, cesse de me porter,
Et laisse-moi la renommée
Dont j'avois su me contenter;
Un peu plus ou moins de fumée
Est-ce de quoi se tourmenter ?
D'ailleurs suffit-il de l'estime
Pour enchaîner l'attention ?
Ne sais-tu pas comment on prime
Dans la commune opinion ?
Il est des qualités requises

Qui font bien plus que les talens.
Pour être illustre dans ce temps,
Il faut des torts & des sottises,
Des ridicules avérés,
Et des impudences notoires,
Quelques arrêts diffamatoires
Pour des écrits peu mesurés :
Sans l'esclandre, sans le scandale,
Le moyen d'avoir un grand nom !
Le ruisseau dans sa marche égale,
Fuyant à travers un vallon,
A-t-il un cours qui le signale
Comme le torrent vagabond
Dont la chûte souvent fatale
Détruit l'espoir de la moisson ?
L'uniformité de conduite,
Sans équipée & sans écarts,
Quel que puisse être le mérite
N'attirera point les regards.

Hé ! depuis près de trente années
Qu'au monde lettré je naquis,
Quelles ſcènes ai-je données
Par mes mœurs ou par mes Ecrits ?
Par des critiques partiales
Trop aveuglément irrité,
M'a-t-on vu répondre aux cigales
Dont l'Hélicon eſt infecté,
Et du Poëte au ton des halles
Faire deſcendre la fierté ?
Sous une excluſive banniere
Privilégié bel-eſprit,
Ai-je ſigné le formulaire
Chez les cabales en crédit ?
Pour de littéraires fredaines
Le Gouvernement en courroux
M'a-t-il fermé ſous les verroux
De la Baſtille ou de Vincennes ?
Ou pour de plus graves ſujets,

Essuyant de justes outrages,
Le Mai de la Cour du Palais
A-t-il vu flamber mes Ouvrages ?
Alors de tout commerce exclus,
Et soit en fuite, soit en cage,
L'oubli n'est plus votre apanage ;
Et sitôt qu'on ne vous voit plus,
On vous en voit bien davantage.
Qu'aux talens les travers soient joints ;
La célébrité (c'est l'usage)
S'attache à vous par tous les points.
Mais le talent qui met ses soins
A ne montrer qu'un esprit sage,
Marquera toujours moitié moins.
Même une ambition coupable,
Sans mélange d'aucun talent,
Vous rend presque recommandable
Au vulgaire sans jugement.
Hé ! voyez ce fou d'Erostrate ;

A LYDIE.

QUELLE apparition soudaine !
Après dix ans je te revoi,
Toi qu'une plage Américaine
Sépara si long-temps de moi :
Ce n'est plus toi, c'est pourtant toi.
Durant une si longue absence,
Le fuseau, le même fuseau
Qui tournoit pour ma décadence
Te paroit d'un charme nouveau :
C'est lorsque déjà demi-sage,
Des illusions du bel âge
Je songe moins à m'aveugler,
Qu'à travers, & les vents contraires,
Et les écueils, & les Corsaires,
Tu reviens pour m'ensorceler
De tes prunelles assassines,

De

De ton ſourire, & de l'émail
D'un double rang de perles fines
Entre tes levres de corail;
Le temps que me montre ta grace,
Et m'en cacha l'accroiſſement,
Semble avoir ſupprimé l'eſpace
Par où d'un âge à l'autre on paſſe
Toujours imperceptiblement:
Telle une roſe qui, la veille,
A peine étoit bouton naiſſant,
La nuit pendant que tout ſommeille,
En ſecret s'épanouiſſant,
Des pleurs de l'aurore embellie,
Au matin tout-à-coup fleurie,
Surprend l'œil agréablement.

Mais de tes traits quand tu me bleſſes,
Quel droit ai-je ſur tes appas?
Tu me prodigues tes careſſes,

Et ne te jettes dans mes bras.
Mon bonheur m'enivre & m'étonne ;
Me voir aimé dans mon automne,
Aimé d'un objet de vingt ans,
Sous le myrte que je moissonne,
Plus heureux que dans d'autres temps,
Je ne le fus sous la couronne
La plus belle de mon printemps.
Pardonne, je crains, je frissonne,
Bientôt un plus jeune que moi
Viendra me ravir tes tendresses
Et ces heures enchanteresses
Que je viens passer avec toi ;
Et ta flamme une fois éteinte,
Malheur plus grand que tes rigueurs,
Sans avoir plus droit à la plainte
Que je n'en eus à tes faveurs ;
Moi, dont tu faisois les délices,
Je n'aurai pas dans mon tourment

Même le vain ſoulagement
D'accuſer ton cœur d'injuſtices,
Et de mettre ton changement
Sur le compte de tes caprices.



L'ACCORD DES ARMES ET DES LETTRES.

O D E.

PEUPLE qui ne connois que les Arts ou la Guerre,
Séparer ces objets, c'eſt paſſer ſur la terre :
Veux-tu de l'Univers, attachant les regards,
Y fixer ta durée, ou marquer ton paſſage ?
Ente d'une main ſage
Le laurier des neuf Sœurs ſur les palmes de Mars.

A peine on ſe ſouvient & du Parthe & du Scythe ;
Mais on vante la Grèce & Rome qui l'imite,
Leur nom, vainqueur du tems, ne peut être oublié ;
Et la Science unie au grand art de Bellone
Eſt la double colonne
Sur qui ce ſouvenir eſt encore appuyé.

O toi, Dieu des Guerriers, éloigne la molleſſe ;
Muſes, à votre tour écartez la rudeſſe :

Minerve qui préside aux Combats comme aux Arts,
Vous trace, ô Nations, de ses mains immortelles
Deux sentiers parallelés,
La route du Génie, & celle des hazards.

Malheur au Peuple altier qui ne suit que Bellone,
Avec tous ses lauriers, lui-même il se moissonne;
Il tonne, il disparoît, il ne faut qu'un revers:
Malheur au Peuple encor distrait par la Science
Du soin de sa défense,
Assoupi dans les Arts, il se réveille aux fers.

Des Sciences en vain l'Egypte fut la mere,
Son regne eût peu duré sans la vertu guerriere:
Le Nil, sous Sesostris, fit respecter ses eaux,
Penché plus fiérement sur son urne féconde,
Plus en spectacle au monde,
Quand le laurier de Mars s'enlace à ses roseaux.

Rome au tems des Consuls, maîtresse de la terre,
De ses mains sur les Rois lance au loin le tonnerre;

Sa gloire ne brilloit que ſur ſes étendarts :
Mais d'un nouvel éclat ce Peuple ſe décore,
Quand il ſait joindre encore
Le lierre de Virgile aux palmes des Céſars.

Souvent aux mêmes jours les grands hommes naquirent,
Et les divers lauriers tous enſemble fleurirent.
L'élite des humains parut aux mêmes lieux,
Semblable ſur la terre à ces ſphères immenſes
Qui, malgré leurs diſtances,
S'attirent dans l'eſpace, & partagent les Cieux.

Tel Epaminondas brille avec Démoſthène,
Malherbe ſous Henri, Corneille avec Turenne;
Sous le Vainqueur du Rhin, que d'illuſtres moiſſons!
Que de divers talens, de clartés réunies,
De héros, de génies!
La Gloire ſe fatigue à graver tant de noms.

C'eſt peu, c'eſt peu de voir la France ambitieuſe,
Se montrer à la fois guerriere & ſtudieuſe,
On ne ſe borne point à forcer des ramparts;
Ce n'eſt point ſeulement la guerriere ſcience
Unie à la vaillance;
C'eſt Vendôme ou Condé cultivant les Beaux-Arts.

Ainſi les Arts, du Pinde honorables transfuges,
Ont trouvé dans les camps des amis & des Juges,
Quelquefois des rivaux. Tel ce Héros du Nord,
Sur les bords de la Sprée a ſu toucher la lyre,
Et plein d'un beau délire,
De Mars & d'Apollon il a ſigné l'accord.

Enfans de la Victoire, il vous faut des Orphées,
Le clairon cede au luth autour de vos trophées;
Combien en eût détruit le temps injurieux,
Si les ſavantes Sœurs, de leur main vengereſſe,
Ne repouſſoient ſans ceſſe
Le voile de l'oubli prêt à tomber ſur eux!

Achille se survit par la voix qui le chante :
Homere étoit muet sans les Héros qu'il vante.
Point de fameux exploits, point de sublimes sons ;
Le suprême génie & la vertu guerriere
Dans leur noble carriere
Se prêtent à l'envi de communs aiguillons.

Ce n'est point sous des Rois asservis par des Maires
Que renaît la Science inconnue à nos Peres,
C'est sous un Roi guerrier qu'elle sort du tombeau.
Cette gloire étoit due à des mains triomphantes
De fonder sous des tentes
Aux Arts ressuscités un Empire nouveau.

Nations, un laurier se flétrit sans un autre :
De deux genres de gloire osez former la vôtre.
Vrai symbole d'un peuple instruit & redouté,
L'aigle porte la foudre, & sa prunelle altière
Fixe encor la lumière
Dans les plaines du vuide & de l'immensité.

LA POLITIQUE.

Il eſt un antre ſourd que nul écho n'habite,
Retraite à la lumière, au tumulte interdite;
La Politique y veille, un voile ſur le ſein,
Un maſque ſur le front, un compas à la main :
L'intérêt, l'œil en feu, s'agite, erre autour d'elle;
Le myſtère attentif la couvre de ſon aîle :
Cet antre obſcur, profond, par des chemins étroits,
Par de longs ſouterreins mène aux Palais des Rois;
C'eſt par-là qu'en ſecret, ſoufflant l'eſprit d'intrigue,
La Politique ourdit les trames de la brigue;
Qu'entre les Souverains, des coups inattendus,
D'un bras lent, mais plus sûr, ſont portés ou rendus;
Par elle en des traités, où l'intérêt enchaîne,
On quitte la cuiraſſe, & l'on garde la haine :

D'un beau dehors par elle un forfait revêtu
Se nomme art de régner, raiſon d'Etat, vertu.
Ici, filles des Rois, forçant vos deſtinées,
Elle écarte l'amour de vos grands hymenées;
Et ſous le Diadême elle a ſouvent caché
Le cyprès des ennuis à vos fronts attaché.
Ailleurs ſon vain fantôme eſt pris pour elle-même;
Et ſauvant avec art l'honneur du Diadême,
Elle offre aux yeux trompés pour des reſſorts de Cour,
Ce qui n'eſt que l'effet d'une intrigue d'amour.
Tantôt flattant pour nuire, elle fait, par des fêtes,
Préparer ſourdement les publiques tempêtes;
Tantôt pour impoſer de tyraniques loix,
De la Religion elle emprunte la voix.

Où court, le glaive en main, ce mortel fanatique?
Par lui, ſi je l'en crois, le Ciel tonne & s'explique;
Il ravage, il détruit : quels fondemens cruels
Pour un Trône nouveau, pour de nouveaux Autels?
Conducteur de chameaux, quel étonnant preſtige

En Roi Légiſlateur, en Maître, en Dieu l'érige ?
Le glaive a-t-il tout fait ? Non, quelqu'en ſoit l'effort,
Pour ſe déifier, c'eſt ſon moindre reſſort ;
Il connoît les humains : voilà ſon art ſuprême.
Les paſſions qu'il flatte, & non l'effroi qu'il ſeme,
Font tomber l'Arabie aux pieds de Mahomet.
Conquérant, il vainquit ; Politique, il ſoumet.

De ces grands changemens, ſi mon ame ſurpriſe,
S'élance de la Mecque aux bords de la Tamiſe,
Qu'y verrai-je ? un tyran du nom de protecteur,
Devant la Liberté, couvrant l'uſurpateur :
Auſtère ambitieux, tartuffe ſanguinaire,
Meurtrier de ſon Roi, qu'à l'Anglois il défere ;
Couvrant ſa cruauté de la Religion ;
Redouté de l'Europe autant que d'Albion :
Des eſprits qu'il ménage, impérieux arbitre ;
Roi d'autant plus puiſſant qu'il n'en prend point le titre.
Météore effrayant ! quel eſt ton dernier ſort ?
Cromwel, de mille éclairs le Ciel s'arme à ta mort :

Mais tu n'attires point de tempête civile ;
Tu meurs, comme Sylla, dans le sein de ta Ville.
Le seul que l'on ait vu, sous le voile des Loix,
D'une leçon pareille épouvanter les Rois.
Quoi ! le crime & la fourbe ! est-ce ainsi que l'on règne ?
Non, cet art monstrueux, que tout grand cœur dédaigne,
Du pouvoir souverain est l'exécrable abus.
Rome, jusqu'à Tarquin, régna par les vertus :
Indocile Consul, Varron, quand tu ramènes
Les restes fugitifs des Légions Romaines,
Dans son abaissement, conservant sa hauteur,
Le Sénat te reçoit comme un triomphateur.
Auguste de son règne ensanglante l'aurore :
On conspire, il punit ; & l'on conspire encore.
Quel frein mettre aux complots ? comment vivre & règner ?
Sa politique heureuse est de tout pardonner.

Clément, il affermit, bien mieux que ſanguinaire,
Le coloſſe ébranlé du pouvoir arbitraire:
Dès qu'il eſt vertueux, le peuple eſt déſarmé;
Dès qu'il eſt bienfaiſant, l'Empereur eſt aimé.
Vous, demi-dieux mortels, ſous le nom de Couronnes,
Et vous en qui l'Etat doit trouver ſes colonnes;
Votre génie en vain ſurprend tant de ſecrets,
Prévient tant de deſſeins, peſe tant d'intérêts:
Voulez-vous être grands, ſoyez vrais & ſincères;
Gardez-vous d'imiter les Séjans, les Tibères,
Tant d'autres oppreſſeurs, dont la main tour-à-tour
Portoit ſes coups dans l'ombre, ou frappoit au grand jour,
Monſtres, dont la ſcience indignement profonde,
Fut la honte du Trône & le fléau du monde.
Qu'importe un art qui brille en opprimant l'Etat?
Les feux d'un incendie ont ce funeſte éclat.
Sans ſouiller le dépôt de la Toute-Puiſſance,

Sachez porter le Sceptre & tenir la balance.
Rois, agiſſez en Rois, ſans manèges honteux;
Viſir, ſers tes Sultans, mais l'honneur avant eux.
La prudence n'eſt point la ſœur de l'artifice :
La ſplendeur des Etats n'eſt que dans la Juſtice.
Pour le bien de la terre, établis par les Cieux,
Ayez l'ambition de reſſembler aux Dieux ;
Leurs deſſeins ſont voilés ſans être moins auguſtes,
Soyez profonds comme eux, mais comme eux ſoyez juſtes.



A M. * * *

MAIS qui te fait juger, dis-moi ;
Que la gloire est ma dulcinée
Et toute autre maîtresse ainsi subordonnée
Aux goûts impérieux dont je subis la loi ?
Tout entier à la Poésie,
Des seules Muses entêté,
Je serois, dans ma frénésie ;
Criminel de lèze-beauté !
C'est à ce sexe fait pour plaire
Me dénoncer légèrement ;
Qui dit Poëte, dit Amant ;
Le Parnasse pour nous relève de Cithère.
Sans sortir de ce Mont divin,
Pour te prouver que tu t'abuses,
Et qu'aimer est notre destin,
Ne vois-tu pas qu'on fit les Muses

Toutes du ſexe féminin ?
Que les Sciences les plus belles,
Que les Arts même les plus doux
Peut-être avoient beſoin de viſages femelles
Pour fixer nos regards, pour enchaîner nos goûts ?
J'ai d'une Muſe bouquetiere
Dédaigné, j'en conviens, d'exercer le talent ;
Je n'ai point d'un Berger porté la pannetière
Avec tout l'attirail galant ;
Mais pour avoir peu parlé de tendreſſes,
Pour n'avoir publié, même en mes plus beaux jours,
Ni la liſte de mes maîtreſſes,
Ni le journal de mes amours,
En aimé-je donc moins, & mieux qu'en vains diſcours
Cette moitié de nous, que Platon crut divine,
Et qui règne en effet, lorſque l'autre domine ?
Plus la Parque ſur ſon rouet,
Tourne à la hâte mes journées,

Plus

Plus le sexe a pour moi d'attrait
Et d'ascendant sur mes années.
De mon été j'ai passé les ardeurs;
Mes sens ne sont plus sous la ligne,
Et peut-être en suis-je plus digne
D'aimer ces objets enchanteurs.
La jeunesse en ses goûts volages,
Trop fiere de ses avantages,
Montre dans ses amours plus d'ardeur que de soins;
Brûle sans cesse, en aime moins,
Ne met nul prix à l'espérance,
Nul frein à ses desirs, court à la jouissance;
Et dans ses transports absolus
Reçoit comme une redevance
Toutes les faveurs de Vénus.
Dans l'automne autres mœurs, peut-être autre
avantage;
D'une Belle le moindre accueil,
Un sourire, un simple coup-d'œil

Captive aussi-tôt notre hommage.
Plus de droits, tout est grace, on jouit des refus,
Les plaisirs sont bien mieux connus,
Bien mieux sentis par un cœur sage;
Un brin de myrte flatte plus
Qu'une entière moisson n'a fait dans un autre âge.
Ainsi ce sexe aimable obtient nos premiers vœux,
Et sur un cœur sensible en tout temps eut l'empire;
Je sens qu'il faut, pour être heureux,
Mourir d'amour! non: c'est trop en dire;
Mais du moins mourir amoureux.



A M. DE ***

T. D. L. D. G.

DIGNE fils d'un homme de bien,
Moins Proconsul que Citoyen,
Qui dans ses principes sublimes
Abhorrant les lâches maximes
Et des Verrès & des Rufins,
Dans Ausch crut bien servir le Prince
D'être père de la Province
Dont on lui commit les destins,
Et de ses fonds, pour la Patrie,
Si louable dissipateur,
Du Public heureux bienfaiteur,
Laisse une mémoire chérie,
Reste de soi le plus flatteur.
Toi dans qui revit un tel père,
Avec ses vertus & son cœur,

Tu n'es point l'homme au front ſevere ;
Qui d'avance par le calcul,
Ridé comme un octogénaire
Hors de ſon cabinet eſt nul :
Loin de cette enveloppe aride,
Doué de ce coup-d'œil rapide
Par qui ſeul tout devient aiſé ;
Au-deſſus des hommes vulgaires,
Toi ſeul auras apprivoiſé
Le ſombre démon des affaires :
Si les mots durs & rebutans
D'états au vrai, d'acquit-patens,
Si plus d'un autre mot farouche
Eſt ſous ta plume ou ſur ta bouche
De ce barbare Calepin,
Tu ſais corriger le technique,
En y mêlant le ſel attique
Dont ta tête eſt le magaſin.
Une bienveillance facile

Prime entre tes autres vertus,
Tu respires pour être utile;
Tu donnas une ame à Plutus.
L'amabilité sociable
Range les esprits sous ta loi,
Oh! combien il est agréable
D'avoir à traiter avec toi!
Cette femelle rechignée,
A qui tout objet paroît gres,
Avec sa mine renfrognée,
La minutie est consignée
A la porte de tes Bureaux.
Ta sagacité reconnue,
Applanit tous les embarras,
Les délais aux pieds de tortue
Ne se traînent point sur tes pas.
Telle est l'humeur & les manières
D'un esprit qui n'est point borné
Aux connoissances financières;

Mais qui naquit pour les lumières,
Et que les Graces ont orné.
J'ai lu, relu ces Vers faciles
Que t'a dicté le sentiment,
Et que j'oppose fièrement
Pour égide à tous mes Zoïles,
A plus d'un Pamphlet peu succinct,
Contre ma Veuve jalousée,
Que quelques taches sur le teint
A tes yeux n'ont point déprisée.
Des esprits semblables au tien,
Ni dénigrans, ni fanatiques,
Sont notre plus ferme soutien
Contre les assauts des Critiques.



AUX MANES DE DORAT,

Mort le jour de la reprise de la Veuve du Malabar.

O MON Ami ! tu meurs ; perte hélas ! pressentie,
Sans pouvoir en être affoiblie.
Tu meurs ! Dieu ! quel coup je reçoi !
Dans quel jour ! époque inouie !
Dure fatalité qui s'attache à ma vie,
Et qui force à parler de soi
Quand la douleur veut qu'on s'oublie !
Ta dernière pensée a donc été pour moi,
Et ton dernier vœu pour ma gloire :
Ce trait peut-il jamais sortir de ma mémoire,
Et de ce cœur qui fut à toi ?
La peine & le plaisir, telle est la loi commune,
S'étoient toujours suivis, précédés tour-à-tour :
Le bonheur pour moi seul est dans le même jour
Etouffé sous mon infortune.

FIN.

Quelle joie en mon ame eût pu trouver accès?
Mon laurier..... Qu'ai-je dit? la tige en est flétrie,
J'en ai vu sortir ton cyprès.
J'ai bu la céleste ambroisie
Dans le vase amer des regrets.
Ami, je te cherchois d'un œil involontaire
A ce spectacle où tu cueillis
La palme du Célibataire,
En dépit de tes ennemis,
A ce théâtre, où ton suffrage,
Si loin des mouvemens jaloux,
Eût au succès de mon Ouvrage
Ajouté des charmes si doux:
Mais tu meurs: d'épaisses ténèbres
La scène s'est pour moi couverte en un moment;
Au lieu de l'applaudissement,
Je n'ai plus entendu que des hymnes funèbres;
Au lieu de jouir, j'ai frémi,
La douleur a rempli mon ame,

Et sans plus voir les pleurs qu'on versoit à mon
drame,
J'ai détourné les miens vers l'urne d'un Ami.
Hé ! quel mortel? ô gloire ! épris de ton phosphore
Par la publique voix aux Cieux fut-il porté,
Dans les pertes du cœur pourroit sentir encore
Un mouvement de vanité,
Ami tel qu'on en trouve un à peine entre mille
Digne de ce nom si flatteur,
Triste objet d'un regret stérile,
Que tu vas manquer à mon cœur !
Sois mon Quintilius ; oui, dans un tel malheur,
Par ma douleur au moins j'imiterai Virgile.
Du Chantre d'Abailard ta muse encore en deuil
Achevoit de graver des vers sur son cercueil,
Et la Parque dès-lors te marquoit pour descendre
Dans les abîmes du tombeau,
Et je devois sitôt te rendre
Ce que tu fis pour Colardeau :

Né comme lui pour prêter tant de charmes
 Aux Arts, à la Société,
Comme lui jeune encor, dans ta course arrêté,
Tu devois nous rouvrir une source de larmes.
Aussi fécond qu'Ovide, & souvent son rival,
 Dans qui te verra-t-on renaître?
 En graces, où trouver ton maître?
 En honnêteté, ton égal?



TRADUCTION LIBRE

DE L'ODE D'HORACE,

Paſtor cum traheret.

Le Berger raviſſeur d'une épouſe perfide,
L'entraînoit avec lui ſur la plaine liquide :
Neptune ſort des flots,
Et d'un coup de trident calmant les airs & l'onde ;
Dans cette paix profonde,
Le menace en ces mots :

Tu cours vers tes foyers ſous un ſiniſtre augure,
Coupable ſéducteur d'une Beauté parjure :
Qu'oſes-tu haſarder ?
Vois-tu contre Priam & contre ſon Empire
La Grece qui conſpire
Pour la redemander ?

Déjà l'égide au bras, déjà le casque en tête,
Pallas du haut d'un char au carnage s'apprête :
Quel deuil suit ses fureurs !
Que de sang va payer ta criminelle joie !
Et qu'aux veuves de Troie
Tu prépares de pleurs !

Fais flotter avec art ta blonde chevelure
Sur l'appui de Vénus, dont tu tiens ta parure ;
Tu comptes vainement :
Un jour, hélas ! trop tard, le sang & la poussière
De ta tête adultère
Souilleront l'ornement.

Nonchalamment penché sur ta couche timide,
Tu croiras échapper à la lance homicide,
Aux javelots, aux feux,
Et les doigts sur ton luth, dans un cercle de femmes,
Tu charmeras leurs ames
Par des sons langoureux.

Mais toujours la vengeance est sur les pas du crime.
Ne vois-tu pas Ajax poursuivre sa victime,
Punir ta trahison ?
Teucer de Salamine & le fils de Laërte
Jurent avec ta perte,
Celle de ta maison.

Crains Sthenelus, dont l'œil vaut le bras intrépide
Par qui d'un char roulant sur un axe rapide
Les coursiers sont conduits ;
Crains Nestor, Mérion, & sur-tout Diomède ;
La fureur le possède,
Il se montre, & tu fuis.

Tel un cerf hors d'haleine, oubliant l'herbe tendre,
Au seul aspect du loup qui cherche à le surprendre,
S'enfuit aux antres sourds :
Au-devant des périls est-ce ainsi que tu voles,
Amant brave en paroles,
Auprès de tes amours ?

Atride offense Achille, &, grace à sa colère,
Déplorable Ilion, ta chûte se diffère,
Sûre, après ces délais :
Oui, tu tombes enfin ; quelques hivers encore,
Et la flamme dévore
Tes tours & tes palais.



HORÒSCOPE

A MADAME DE BOISROGER.

L'AVENIR en lettre close,
On n'en rompt point le cachet;
Cependant si chaque effet
Doit correspondre à la cause,
Ce Poupon couleur de rose,
Aussi joli que l'Amour,
Et qui de vous tient le jour,
Doit en tenir autre chose.
Votre esprit plus vif que doux,
Est franc comme volontaire;
Votre fils aura de vous
Même esprit, même art de plaire,
Et votre ardeur dans ses goûts:
Vous n'en ferez, que je pense,

Ni Chanoine irrégulier,
Ni ſuperbe Financier,
Ni ronfleur à l'Audience;
Vers les haſards entraîné,
Tant le plumet a de charmes!
Il voudra porter les armes :
En temps de guerre il eſt né.
Dans ſes langes trop gêné,
Déjà las, je le parie,
De ſe voir empaqueté;
Malgré ſa vivacité,
Comme une triſte momie,
Il agite ſon hochet
De l'air dont un jour en ſalle,
Sa main déjà martiale
S'eſcrimera du fleuret.
Ce n'eſt à faux que j'augure
Qu'en cet âge de raiſon,
Où la tête eſt ſi peu mûre,

Pétulant

Pétulant; mais le cœur bon,
Il fera, par aventure,
Tapage à la Garnison;
Charmera par sa tournure
Les Cornettes du canton;
Et bien pourvu d'inconstance,
Les trompera sans façon,
En vertu de l'ordonnance.



LE SIÉGE DE CALAIS.

ROMANCE.

PAR EDOUARD, Roi d'Angleterre,
Calais bloqué,
Se voyoit confisqué;
La faim, cousine de la guerre,
Met aux abois
Les plus riches Bourgeois:
Pour tout festin,
Même pour pain,
Dans ce coin de la terre,
Les ossemens pétris,
Les souris
Par-tout étoient servis.

Indigné de leur résistance,
Le Prince Anglois

Leur envoie un Exprès :
Livrez, dit-il, en diligence,
A votre choix,
Trois paires de Bourgeois ;
Ou bien mon Roi
Sémant l'effroi,
S'en va dans ſa vengeance,
A grands coups de canon,
Patapon,
Vous mettre à la raiſon.

EUSTACHE, pour ſauver la Place ;
Avec tranſport
Se dévoue à la mort ;
Les deux WISSANS ſuivent ſa trace ;
Puis avec eux
Trois autres généreux.
Ils partent tous,

Portant aux cous
La funèbre filaſſe ;
Mais de ce nœud d'horreur
Leur grand cœur
Fait un cordon d'honneur.

Hé, qui pourroit compter les larmes
Tombant de l'œil
Des Habitans en deuil ;
L'Anglois lui-même en ces alarmes ;
Le cœur navré,
Se ſent tout pénétré.
Tant, ô Vertu !
L'on eſt vaincu,
Malgré ſoi par tes charmes !
Edouard obſtiné,
Roi mal né,
Seul n'en eſt point gagné.

Ils alloient périr, quand la Reine
Vole aux genoux
De ſon barbare Epoux :
Quoi ! dit-elle, tout hors d'haleine,
Bons Citoyens
Mourir comme vauriens !
Se lamentant.
Elle fit tant,
Que touché de ſa peine,
Le Roi vit tout ſon tort ;
Le remord
Contremanda la mort.

Depuis qu'une Reine ſi bonne
Sut enſeigner
Comment il faut régner,
Peut-on priver de la Couronne
Les jolis fronts

Qui portent des pompons ?
Ah ! la bonté,
L'humanité
Sied si bien sur le Trône ;
Plus sensible que nous,
Sexe doux,
Ma voix sera pour vous.



COUPLETS

Chantés en l'honneur de M. le Prince DE CONDÉ, *pour l'anniverſaire de la bataille de Friedberg.*

Sur l'air de l'Opéra du Seigneur bienfaiſant :

Laiſſons aux Amans leur tendreſſe.

IL revient ce jour ſi proſpere
Des ſuccès d'un jeune Héros :
Meſſieurs, vous l'avez tous vu faire ;
Chantez avec moi ſes travaux.
La majorité pour la gloire
Ne s'acquéroit qu'avec le temps :
Emancipé par la victoire,
Il eſt Héros à vingt-cinq ans.

DE ſes éclatantes proueſſes,
Quels plus illuſtres monumens

Que ces beaux drapeaux tout en pieces
Qu'il sut ravir aux Allemands !
Ses exploits, dignes de mémoire
Sont sur ces lambeaux de satin
Mieux gravés des mains de la Gloire
Qu'ils ne le sèroient sur l'airain.

Parmi le belliqueux vacarme,
Le sang, la poussiere & les feux,
Que les périls avoient de charmes
Et sur ses pas & sous ses yeux !
Non à peine l'expérience
Aux cheveux blancs, au front ridé,
Eût donné plus de confiance
Que l'ardeur du jeune Condé.

Mois fécond qui mûris la vigne,
Tu seras cher à nos neveux ;
Condé vint au jour sous ton signe,
Sous ton signe il se rend fameux.

De fleurs formons-lui des couronnes ;
Honorons-le par la gaîté,
Et le bon vin que tu nous donnes
Ne le bûvons qu'à sa santé.



ROMANCE

Imitée de l'Anglois.

A mettre en musique.

Ecoutez-moi, faciles Belles ;
Apprenez à fuir les trompeurs :
Apprenez, Amans infideles,
La peine due aux suborneurs.

Luci des filles de Vincennes
Etoit la plus riche en attraits ;
Jamais l'eau pure des fontaines
Ne réfléchit de plus beaux traits.

Hélas ! des peines trop cuisantes ;
Hélas ! un amoureux souci
Vint ternir les roses naissantes
Sur le teint vermeil de Luci.

Vous avez vu souvent l'orage
Qui courboit les lis d'un jardin,
De ces lis elle étoit l'image,
Et déjà penchoit vers sa fin.

Par trois fois retentit la cloche
Dans le silence de la nuit,
Par trois fois le corbeau s'approche,
Frappe aux vitres, crie & s'enfuit.

Ce cri, cette cloche cruelle,
Luci comprit tout aisément :
Aux filles en pleurs autour d'elle,
Elle dit ces mots en mourant :

Cheres Compagnes, je vous laisse ;
Une voix semble m'appeller,
Une main que je vois sans cesse
Me fait signe de m'en aller.

L'INGRAT que j'avois cru fincère,
Sans pitié me donne la mort;
Une plus riche à fu lui plaire:
Moi qui l'aimois, voilà mon fort.

AH! Lubin! ah! que vas-tu faire?
Rends-moi mon bien, rends-moi ta foi;
Et toi que fon cœur me préfere,
De fes baifers détourne-toi.

DÈS le matin en époufée,
A l'Eglife il te conduira;
Mais, homme faux, fille abufée,
Songez que Luci fera là.

FILLES, portez-moi vers ma foffe;
Que l'ingrat me rencontre alors,
Lui dans fon bel habit de noce,
Moi couverte du drap des morts.

Elle expire : on creuſe ſa foſſe,
Et l'époux les rencontre alors ;
L'un dans ſon bel habit de noce ;
Et l'autre ſous le drap des morts.

Que devient-il ? ſon cœur ſe ſerre ;
Un froid mortel vient le tranſir :
Qu'a-t-il vu ? Luci qu'on enterre,
Et Luci qu'il a fait mourir.

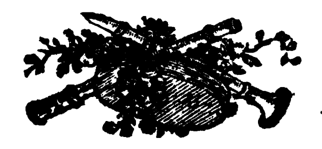
Il tombe : chacun ſe diſperſe ;
L'Epouſe fuit loin de ce deuil :
L'Amant baigné des pleurs qu'il verſe
Reſte collé ſur le cercueil.

Vaine & tardive repentance!
Pleurant ſes premieres amours,
Aux ſuites de ſon inconſtance
Il ne ſurvécut que deux jours.

Près de ſon Amante fidelle
Les Bergers l'ont porté, dit-on;
Et Lubin repoſe avec elle,
Couvert par le même gazon.

La tombe reçoit mille offrandes,
Deux à deux les Amans conſtans
S'en viennent l'orner de guirlandes
Au retour de chaque printems.

Vois cette pierre, Amant volage;
Et crains un ſemblable deſtin;
Avant que ton cœur ſe dégage;
Souviens-toi du ſort de Lubin.



A Mlle. FANIER,

Le jour de sa Fête.

Sur l'air du Vaudeville de Rose & Colas.

En dépit de l'hiver & des vents,
Dont la fureur ravage la terre,
L'Amour nous ramène le printems,
Et de fleurs tient pour vous une serre;
Il vous les prodigue à foison
Dans la plus charmante des fêtes.
Nous voyons régner où vous êtes
Toujours la belle saison.

Il est des fleurs d'un plus doux parfum,
Mais il faut aussi qu'elles soient choisies;
Sans quoi c'est un présent bien commun,
Qui vaut moins que l'herbe des prairies.
Apollon cueille ces bouquets,
Et souvent il en fait cachette;

Mais pour vous toujours il nous prête
La clef des divins bosquets.

Mes amis, tous les vers sont charmans,
Du moment qu'ils nous parlent d'elle,
Le nom d'ALEXANDRINE en nos chants
Donne à l'air une grace nouvelle;
Mais quand on vante ses façons,
Ses beaux yeux, sa taille légere,
Et sur-tout son talent de plaire,
Ce ne sont point des chansons.



A MA

A MA FEMME,

LE JOUR DE NOTRE MARIAGE.

Sur l'air : *Le connois-tu, ma chere Éléonore?*

TA jeune main me tresse une couronne
Qui me ramene aux plus beaux de mes ans ;
Ainsi souvent il est plus d'un automne
Dont les beaux jours valent ceux du printems.

C'ÉTOIT pour toi que ma muse étoit fiere
De ces lauriers cueillis au Malabar ;
Je te portois ma gloire toute entiere ;
Et j'enchaînois le parterre à ton char.

AU fond du cœur je garderai la flèche
Dont tes regards m'ont blessé sans retour.
La faulx du tems facilement s'ébrèche
Contre les traits du véritable Amour.

LES HABITANS DE GONESSE

A M. DE MACHAULT.

Sur l'air : *Amis, chantons à pleine voix.*

Non, non, les Terres, les Châteaux,
Les Fiefs comptés par douzaine,
Et tous les droits ſeigneuriaux
Ne ſont qu'une pompe vaine :
Vous avez les cœurs pour Vaſſaux,
Voilà le plus beau Domaine.

Nos greniers ſeront toujours pleins,
Grace à votre vigilance ;
Nous verrons vos heureuſes mains
Rempliſſant notre eſpérance,
Changer nos aîles de moulins
En cornes d'abondance.

LA ROSIERE DE LOUVILLE.

Sur l'air : *Ton humeur est, Catherine.*

A PROPOS de l'allégresse
Et des jeux de ce séjour,
N'est-ce donc pas de la Grèce
Qu'on nous parloit l'autre jour ?
Mais alors mainte couronne
Ne se donnoit qu'aux talens :
Et c'est aux mœurs que se donne
La Rose ici tous les ans.

LA jeune & sage Bergere,
Sûre d'un si beau feston,
Pourra bien ne dormir guere
En attendant le fleuron ;
Mais à la fête, dût-elle
Avoir l'œil un peu battu ;

Elle ſera la plus belle
Sous le prix de la Vertu.

Petits & grands, tout l'accueille ;
Chacun ſe dit, la voilà ;
Et la roſe qu'elle cueille
Jamais ne ſe fanera.
La couronne de ſageſſe
Qu'en cé jour elle reçoit,
Eſt un titre de nobleſſe
Sous le chaume de ſon toît.

Quand ſon triomphe s'apprête ;
Peut-on voir, ſans être ému,
L'arc de fleurs qui, pour la fête,
A ſa porte eſt ſuſpendu ?
Et ce drapeau qu'on arbore,
Qui ſemble, par ſa blancheur,
De celle que l'on honore
Repréſenter la candeur.

Par les mœurs & par l'exemple,
La premiere du hameau,
On la traite dans le Temple
Mieux qu'en Dame de Château.
Un bruit de guerre sonore
Lui fait au-dehors la cour,
Son cœur bat de joie encore
Long-temps après le tambour.



COUPLETS

POUR LA FÊTE DE MADAME DE V.

Sur l'air des trois Fermiers : *C'est bien doux, c'est bien doux, de s'aimer de même.*

Dès le matin, un si beau jour
S'est annoncé par le tonnerre,
Ainsi qu'il annonce à la terre
Que le printemps est de retour.
Fille des Dieux, son air l'atteste,
Fille des Dieux, son air l'atteste;
Il lui faut,
Il lui faut
Un Courier céleste,
Un Courier céleste.



Ah ! qu'à bon droit en plein été
On a placé ce jour de fête !

Le Soleil échauffe ma tête
Au gré de mon cœur enchanté;
Mais de votre vive prunelle,
Mais de votre vive prunelle
Quel midi,
Quel midi
Vaut une étincelle?
Vaut une étincelle?

Plutôt la vigne au bois tortu
Redressera son verd branchage,
Plutôt le Cygne au blanc plumage
De noir paroîtra revêtu,
Que de celle qui nous engage,
Que de celle qui nous engage
De nos cœurs,
De nos cœurs
S'efface l'image,
S'efface l'image.

Une noce a ſon lendemain,
Et votre Fête en eſt bien une ;
Je ſens moi ſeul l'ardeur commune
Qui mit chacun hier en train.
Recevez donc, belle Germaine,
Recevez donc, belle Germaine,
Ce couplet,
Ce couplet
Pour derniere antienne,
Pour derniere antienne.



COUPLETS

Chantés à la suite d'un Proverbe tiré du Conte de la Fontaine, le Savetier & le Financier.

POUR LA FÊTE DE MADAME DE ***.

Sur l'air : *Adieu donc, Dame Françoise.*

VIVE, vive Dame Françoise
Que tout le Hamiau chérit,
Si c' couplet n'est pas bian dit,
Qu'on ne nous cherche pas noise ;
Car c'est le cœur qui le fit,
Et le cœur vaut bien l'esprit.
Vive, vive Dame Françoise
Que tout le Hamiau chérit.

Drès Dimanche, à la Croix verte ;
J' m'enivrons à sa santé,

Lundi çà s'ra répété ;
Mardi boutique déserte,
Il n'faut rien faire à moitié,
Dût l'Village aller nu pié.
Drès Dimanche, à la Croix verte,
J' m'enivrons à sa santé.

Rien ne baille de la peine,
Tout n'dépend que du sujet ;
Pour un troisieme couplet
Est c' q' j'manquerions d'haleine,
Nous qui buvons tout d'un trait ?
Hé morguié le voilà fait.
Rien ne baille de la peine,
Tout n'dépend que du sujet.



SUR LA MÉDECINE.

LORSQUE la fievre & ses brûlantes crises
Ont de notre machine attaqué les ressorts,
Le corps humain est un champ-clos alors
Où la Nature & le mal sont aux prises;
Il survient un aveugle, appellé Médecin,
Tout à travers il frappe à l'aventure,
S'il attrape le mal, il fait un homme sain,
Et du malade un mort, s'il frappe la Nature.

L'ÉVENTAIL.

A MADAME D***.

DANS le temps des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je saurai près de vous appeller les Zéphirs,
Les amours y viendront d'eux-mêmes.

LA VUE BASSE ET L'OREILLE DURE.

ENTRE Damon, un peu court de visiere
Et Lisidor, qui n'entend que fort peu,
Certain Plaisant étant assis naguere,
A leurs dépens voulut se faire un jeu :
A notre Aveugle il fait mainte grimace,
Qui divertit le Sourd malicieux ;
Puis se mocquant du pauvre Sourd en face,
Amuse aussi notre homme aux mauvais yeux.
L'un rit de l'autre, & le tiers rit des deux.



A M. L'ABBÉ BOSCOVITZ,

Sur son Poëme des Eclipses.

URANIE & son art profond
Perdent pour vous leurs sombres voiles;
Les fleurs dont vous parez son front
Ont plus d'éclat que ses étoiles.

SUR LE MERCURE DE FRANCE.

SAVEZ-VOUS d'où vient qu'au Mercure
Si souvent l'on ne trouve rien?
C'est le carrosse de voiture;
Il faut qu'il parte, vuide ou plein.



A MADAME VESTRIS,

Le jour de sainte Rose, sa Fête.

PRENDS un arc, un sceptre, une armure (*),
Prends un thyrse, un crêpe ou des fers,
Tu plais également sous ces rôles divers,
Par les charmes de l'Art & ceux de la Nature;
Oui, quels que fussent tes destins,
ROSE, ta gloire étoit certaine,
Et tu serois la Reine des jardins,
Si tu n'étois pas Melpomène.

(*) Madame Vestris a joué avec beaucoup de succès, un rôle de Guerriere, dans la Tragédie des *Chérusques*.



A MADEMOISELLE DOLIGNY.

*Jouant le rôle d'Adélaïde dans l'*Antipathie pour l'Amour.

Sous le rôle d'Adélaïde,
Et si touchante & si candide,
Dont pour toi l'Auteur a fait choix ;
DOLIGNY, c'est à ta personne
Qu'on applaudit depuis un mois :
Puis-je t'offrir quelque couronne
Après celle que tu reçois ?
Chez toi la vertu suit la grace ;
Hé ! quel triomphe est plus brillant ;
Quand le lis des mœurs s'entrelace
Avec la palme du talent !



TRADUCTION DES VERS DE SANNAZAR,

Sur la Ville de Venise.

NEPTUNE contemploit, de son domaine antique,
La Cité qui commande à l'onde adriatique :
Vante moins, Jupiter, cette ville de Mars ;
Et ce fier Capitole, orgueil de tes regards ;
Préfere encor le Tibre aux mers que je maîtrise ;
Mais arrête tes yeux sur Rome & sur Venise,
Et dis, en comparant les merveilles des deux,
L'une est l'effort de l'homme, & l'autre l'est des Dieux.

VERS DE SANNAZAR,

Sur la Ville de Venise.

VIDERAT Hadriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem & toti ponere jura mari ;
Nunc mihi Tarpeias quantumvis, Jupiter arces,
Objice, & ista tui mœnia Martis, ait,
Si pelago Tibrim præfers, urbem aspice utramque ;
Illam homines dices, hanc posuisse Deos.

L'IMPOT

A M. DE VILLEPATOUR,

Inspecteur-Général de l'Artillerie.

A travers bombes & grenades,
Toi qu'on a vu monter aux grades,
Et te faire un si grand rénom,
Toi pour qui le bruit du canon
Vaut les plus belles sérénades,
Tu reviens du Pays Flamand
D'inspecter ces bronzes funestes,
Pires que les foudres célestes,
Et que tu braves si gaîment :
Mais c'étoit-là pour ton courage
Un amusement trop léger ;
Tu n'as point couru de danger,
Tu n'as pas fait un bon voyage.

Quoi donc? ne te suffit-il pas
De plus de quarante ans de gloire,

Et que chacun ait en mémoire
Tes prouesses dans les combats?
De tes travaux opiniâtres
Mons & Fribourg sont les théâtres,
Philincausen vit ta valeur,
Et tu portes sur ton visage
Plus d'un éclatant témoignage
De ton audace au champ d'honneur.

Noble ennemi des flatteries,
Brave & loyal Villepatour,
A ton Roi tu ne fis la cour
Qu'en présence des batteries;
De ta gloire unique artisan,
Habile autant dans les Batailles,
Que tu fus mauvais courtisan,
Ton nom seul alloit à Versailles.
C'est à toi, digne Chevalier,
Si renommé par tes services,

Que ſied bien ce Cordon guerrier,
Plus brillant ſur des cicatrices ;
Aux ſecrets d'un art deſtructeur,
Initié dès ta jeuneſſe,
Tu conſerves dans la vieilleſſe,
Le feu de ta premiere ardeur.
Vienne le cours des ans rapides
Flétrir ce front ſi belliqueux,
Empreint des foudres homicides,
Près de ces ſillons glorieux,
On ne verra jamais les rides.



L'IMPOT DE FORTUNE.

Cette Déité si légere,
Qui du sort des humains se joue aveuglément
Leur envoie un double Emissaire,
L'Occasion & l'Accident;
L'une vient à nous la premiere,
De son passage il faut saisir l'instant:
L'autre, de traîtresse maniere,
Nous suit sans bruit & nous surprend:
L'une nous échappe souvent;
A l'autre l'on n'échappe guère.
Pour moi, je puis braver la Déesse au bandeau,
Son caprice & sa perfidie,
Qu'elle ride son front, qu'ensuite elle sourie,
Et puis se fâche de nouveau,
Je passe volontiers sur sa bizarrerie,
Et je sauve ainsi mon repos;

J'ai pour syſtême dans la vie
D'envier peu les premiers lots ;
Trop ſûr que plus l'enchantereſſe
Dans ſon perfide ſein nous berce & nous careſſe ,
Plus il faut craindre ſes retours ,
Que dans une quinte ſubite ,
De ſes propres bienfaits la cruelle s'irrite ,
Que le malheur eſt prêt à fondre ſur nos jours ;
Ah ! le mieux , c'eſt qu'elle m'oublie ,
Et même, lorſque dans mes vœux
Son caprice me contrarie ,
Je me dis , du bonheur il préſerve ma vie :
J'étois perdu s'il m'eût fait plus heureux.
Ainſi ſes moindres dons ſont mieux à mon uſage ,
Les maux n'en ſont pas ſi voiſins :
Moins de joie & moins de chagrins ,
Voilà la deviſe du Sage.

Vivent les contrariétés ,
Je les reçois comme piquures ,

Qui nous exemptent des blessures
Que nous font les adversités :
Hé ! qu'un mal-aise nous survienne,
Quelque rhume, quelque migraine,
C'est dispense de maux plus grands ;
Une incommodité légere,
Un accès de fiévre éphémere
Consuma quelquefois des levains dévorans,
Et trompa la faulx meurtriere.

Toi, qui dis, un tel est heureux ;
Qu'en sais-tu ? dans son cœur vois-tu ce qui se passe ?
Sais-tu ce qui manque à ses vœux ?
Privation équivaut à disgrace ;
Nul n'est heureux en tout, nul n'est heureux long-
tems,
Point de faveur du sort gratuite ni complette
Quiconque la reçoit, l'achete.
Dans le triste cours de nos ans ;

Le malheur, de tout tems, fut un impôt par tête ;
A qui, pour l'éviter, présenter sa requête ?
L'un s'éleve aux honneurs, l'asthme vient l'oppresser
Sous le Cordon qui le décore ;
L'autre que l'intérêt dévore,
Court les deux Mers pour amasser ;
Il a triplé ses fonds aux Comptoirs d'Amérique ;
Il ignore les traits que le sort lui gardoit ;
Il revient, il débarque, un procès l'attendoit.
Cet autre est dans l'éclat de la faveur publique ;
Son nom brille par-tout de gloire environné ;
Et, sans relâche infortuné,
Son cœur nourrit le ver d'un chagrin domestique.
Ce mortel exempt de souci,
Vieux favori de la fortune,
Qui sembloit être jusqu'ici
Excepté de la loi commune,
Trouve près de son terme un abîme imprévu ;
Son fils le déshonore, il gémit d'être pere ;

De la rigueur du sort le voilà convaincu:
Et sous le poids de sa misere,
Il s'écrie: Ah! j'ai trop vécu.
Mais les plus grands malheurs sont ceux que l'on mérite:
N'armons pas contre nous notre propre conduite,
D'un ciel en feu la foudre part,
Elle gronde & tombe au hazard,
Et nous irions sur nous l'attirer dans sa chûte!
Le Sage aux coups du sort comme un autre est en butte,
Mais plus qu'un autre échappe à sa malignité;
Il présente peu de surface,
Le plus qu'il le peut, il s'efface,
Le trait vole & passe à côté.
Quant aux autres malheurs qu'à l'humaine nature
Attacha la nécessité,
Que sert un frivole murmure,
Puisque nul n'en est exempté?

Trop sûrs que le bonheur est de mauvais augure ;
Quand la fortune entre chez nous,
Recevons-la comme simple visite,
En nous attendant à sa fuite,
Et plus souvent à son courroux ;
Songeons, durant le calme ainsi que dans l'orage ;
Que d'entieres prospérités,
Que d'entieres calamités,
Sont rarement notre partage ;
Que les biens ont leur alliage ;
Et les maux leurs indemnités.

F I N.

TABLE

DES PIECES FUGITIVES contenues en ce Volume.

Poëmes couronnés par l'Académie Françoise.

Fin de la Table.

